This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 117 206 578

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

MÉMOIRES
DU BARON DE TOTT.

TROISIEME PARTIE.

MÉMOIRES
DU BARON DE TOTT,
SUR LES TURCS
ET LES TARTARES.

TROISIEME PARTIE.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIV.

914.96
T718
v.3

MÉMOIRES

DU BARON DE TOTT.

TROISIEME PARTIE.

JE n'avais vu ſur ma route qu'une faible partie des déſordres & des cruautés qu'avait commiſe l'armée Turque, en ſortant de Conſtantinople ; mais arrivé dans la capitale, j'y trouvai tout le monde encore ému d'un ſpectacle horrible, dont il me fut aiſé de recueillir les détails.

Un ancien uſage dont on ne retrouve ni le motif, ni l'origine, mêle à l'appa-

reil impoſant de la réunion des forces d'un grand Empire contre ſes ennemis, les bouffonneries les plus plates; & les Turcs nomment ce compoſé ridicule, Alay, (c'eſt-à-dire, la pompe triomphale). Elle conſiſte en une eſpèce de maſcarade, où tous les corps de métier préſentent ſucceſſivement aux ſpectateurs l'exercice mécanique, de leurs arts reſpectifs. Le laboureur conduit ſa charrue, le tiſſerand paſſe ſa navette, le menuiſier rabote, & ces différens tableaux élevés ſur des chars richement décorés ouvrent la marche & précèdent l'étendart de Mahomet [1], lorſqu'on le ſort du Sérail pour le porter à l'armée, afin d'aſſurer la victoire aux troupes Ottomanes.

[1] Ce drapeau d'étoffe de ſoie verte, eſt conſervé dans le tréſor, d'où on ne le tire jamais que pour aller à la guerre. Il a cependant été queſtion de le déployer contre les rebelles qui détrônèrent Sultan Achmet. Le Viſir de ce Prince, qui fut la premiere victime ſur laquelle les mécontens exercèrent

Cet oriflamme des Turcs qu'ils nomment Sandjak - Chérif ou l'étendart du Prophète, eſt tellement révéré parmi eux, que malgré les différens échecs dont ſa réputation a été ternie, il eſt encore le ſeul objet de leur confiance, & le point ſacré de leur raliment. Tout annonce auſſi la ſainteté de ce drapeau : les ſeuls Emirs ont droit de le toucher ; ils compoſent la troupe qui l'entoure, il eſt porté par leur chef ; les ſeuls Muſulmans

leur rage, ſans l'aſſouvir, avait donné ce conſeil à ſon Maître, & les révoltés qui n'avaient dans le principe de leur réunion, que le pillage pour objet, euſſent été ſans doute diſſipés par la multitude, que la banniere ſainte eut réuni contre eux. On conſerve auſſi dans le tréſor une autre relique de Mahomet. On trempe tous les ans celle-ci dans un volume d'eau, que le Grand-Seigneur fait enſuite diſtribuer, par phioles, aux Grands de l'Empire. Des mécréans, car il y en a même chez les vrais croyans, prétendent que cette relique eſt une vieille culotte du Prophète ; mais ce qu'il y a de certain c'eſt que cette eau bénite, coûte fort cher à ceux qui en ſont gratifiés, & que les gens qui ſont porteurs de cette faveur, font également valoir les biens de ce monde, & le ſalut de l'autre, pour rançonner le favoriſé.

de rassembler tous les Jénissaires dont la solde & les prétentions se seraient accrues à perpétuité. On peut aussi présumer que le Grand-Seigneur craignant de rendre à ce corps l'énergie dont son père avait été la victime, ne voulut l'employer que comme un accessoire à ses forces. L'inconvénient le plus réel, celui dont on se douta le moins, ce fut le manque absolu de prévoyance, par rapport aux vivres. Il est dans la nature du despotisme de se flatter toujours de suppléer à la prudence par l'emploi de l'autorité. Le Grand-Visir commandait l'armée, tous les Ministres l'accompagnaient, les Registres même de la Chancellerie étaient traînés à leur suite. On ne douta ni des succès, ni de l'abondance ; la confiance fut aussi générale qu'aveugle.

Tandis que ces grands Officiers en s'éloignant de Constantinople semblent

transſporter avec eux le ſiége même de l'Empire, des Subſtituts nommés à chaque emploi réſident dans la Capitale, & répondent au Deſpote de la prompte exécution de ſes volontés [1].

On va voir les reſſorts du Gouvernement en action ; les détails qui ſe préſenteront ſucceſſivement en feront mieux juger qu'on ne pourrait le faire ſur une diſſertation vague & dénuée de l'appui des faits.

J'étais arrivé depuis peu de jours à Conſtantinople, & j'avais à peine eu le temps d'y prendre les arrangemens néceſſaires pour hâter le retour de mes équipages, que j'avais laiſſé en Crimée & en Beſſarabie, lorſque le premier Mé-

[1] On doit cependant remarquer que l'abſence des regiſtres de la Chancellerie retarde néceſſairement l'effet des ordres dont l'exécution requiert des formes ; mais on obſervera également que les affaires de ce genre intéreſſent rarement le Deſpote, & que ſi elles l'intéreſſaient, on ſe paſſerait des formes.

decin du Grand-Seigneur m'envoya demander à onze heures du ſoir, ſi je voulais le recevoir. Le myſtère qu'il exigeait en même-temps, joint à la faveur dont je ſavais que cet homme jouiſſait auprès du Sultan, excitait ma curioſité, ſans me faire préſumer qu'une miſſion directe fût l'objet de cette viſite : le Médecin m'apprit cependant que Sultan Muſtapha inſtruit de mon retour, l'avait expreſſément chargé de m'en demander le motif : ſi vous avez à vous plaindre de quelqu'un, il vous ſera fait prompte juſtice ; je viens de quitter le Sultan, il m'a beaucoup parlé de vous, il connaît votre origine [1], il croit qu'elle lui donne des droits ſur votre zèle. Je priai le Médecin d'aſſurer Sa Hauteſſe de ma reconnaiſſance ; & quoique cette dé-

[1] On a déja vu que mon pere était Hongrois, qu'il avait ſuivi le Prince Ragotzy, & l'on ſait que la Porte a donné aſyle à ce Prince, & à tout ce qui l'accompagnait.

marche parut m'être perſonnelle, je ſentis parfaitement qu'il était impoſſible que je fuſſe l'unique objet des ſollicitudes d'un Prince dont les armées étaient en campagne. En effet ſon émiſſaire qui avait ordre de lui porter ma réponſe, revint le lendemain à pareille heure que la veille; mais plus inſtruit. Cependant comme ce Médecin Italien parlait encore difficilement le Turc, les queſtions qu'il avait à me faire avaient été miſes par écrit; j'écrivis auſſi mes réponſes, & cette correſpondance du Grand-Seigneur avec moi, en m'attirant ſa confiance, fut ignorée de ſes Miniſtres juſqu'au moment où Sa Hauteſſe exigea de moi, des ſervices dont la publicité devint indiſpenſable.

Tandis qu'Emin-Pacha, ſans aucun des talens néceſſaires au Viſiriat & au Généralat, aveuglé par ſon intérêt perſonnel, croyait pouvoir conſerver l'un

avec tranquillité, & remplir l'autre avec gloire, en faisant la paix avant de commencer la guerre; son armée grossie journellement par l'affluence des Musulmans fanatiques, devint bientôt l'ennemi le plus dangereux de l'Empire. La disette des vivres, le désordre qui s'établit dans cette multitude affamée, le pillage qui accompagna les distributions, les massacres qui en résultèrent, l'autorité toujours faible, & toujours méprisée quand l'administration est évidemment vicieuse; tout annonçait des revers. Le Grand-Seigneur, le seul qui prit un véritable intérêt au succès de ses armes, venait d'adresser à son Visir l'ordre d'une nouvelle disposition. Emin-Pacha osa prendre sur lui d'y désobéir; sa fausse politique fut trompée, son armée fut battue, & dispersée, & bientôt un ordre plus ponctuellement exécuté, plaça sa tête à la porte du Sérail, avec cette inscription: *pour n'avoir*

pas ſuivi le plan de campagne envoyé directement par l'Empereur.

Moldovandgi lui ſuccéda ; ce nouveau Viſir ſe montra plus entreprenant ſans être plus habile ; il fut également battu; mais il fut aſſez heureux, en perdant le Viſiriat, de ne perdre qu'une place auſſi dangereuſe, qu'éminente, & que perſonne n'était en état d'occuper.

A l'ignorance orgueilleuſe des Généraux ſe joignait l'inepte préſomption des ſubalternes, & les Turcs qui traînaient après eux un grand train d'artillerie, mais dont chaque pièce était mal montée, & tout auſſi mal ſervie ; foudroyés dans toutes les occaſions par le canon de leurs ennemis, ne ſe vengeaient de leurs déſaſtres qu'en accuſant les Ruſſes de mauvaiſe foi. Ils ſe prévalent, diſaient-ils, de la ſupériorité de leur feu, dont il eſt effectivement impoſſible d'approcher ; mais qu'ils

même aurait eu peine à rétablir. Les nouvelles troupes qui du fond de l'Asie se rendaient à l'armée, passaient le Bosphore, & s'arrêtaient à Constantinople, moins pour solliciter la Porte que pour la faire composer. Pendant que les Chefs de ces Milices volontaires traitaient de leurs subsides pour la campagne, ces Asiatiques répandus dans la Capitale, armés jusqu'aux dents, embusqués soir & matin dans les carrefours en y détroussant les passans, accéléraient la négociation par la nécessité urgente de se débarrasser d'une pareille canaille. Le Gouvernement trop faible pour en réprimer l'insolence, marchandait aussi sans utilité & cédait sans pudeur. Dans le nombre de ces brigands qui se succédaient, une troupe partie du pays des Las [1] apprend en arrivant que quelques

[1] Le pays des Las s'étend le long de la côte méridionale de la Mer Noire, & comprend les villes de Synop & de Trébisonde.

Jéniſſaires de leur compagnie [1] ſont détenus dans la fortereſſe d'Yſſar [2] ſur le canal. Son traitement venait d'être convenu & ſoldé, mais elle ajoute à ſa prétention la délivrance des priſonniers. Le Viſir n'oſe ni accorder ni refuſer; il fallut avoir recours à un accommodement. On convient que cette troupe paſſera devant le château, en fuſillera la porte, & que le Gouverneur forcé en apparence par cet acte d'hoſtilité, livrera les coupables. Des exemples antécédens pourraient juſtifier ce ridicule expédient, mais il n'eſt pas moins une preuve de lâcheté remarquable dans un Gouvernement abſolu, parce qu'il

[1] Cette Compagnie que je crois être la trente-cinquième, eſt d'autant plus nombreuſe que les Las ne s'engagent jamais dans une autre, & le nombre des inſcrits va juſqu'à 30,000.

[2] C'eſt le château où l'on enferme les Jéniſſaires qu'on veut punir ou étrangler, & cette alternative rend ce ſéjour très-ſcabreux.

peut ſervir à découvrir le caractère invariable du deſpotiſme ; ſon pouvoir ne peut échapper un moment au Deſpote, ſans qu'auſſi-tôt la multitude ne s'en empare.

Tandis que la faibleſſe du Gouvernement leur faiſait fermer les yeux ſur les excès d'une ſoldateſque effrénée, les Miniſtres cherchaient à ſe diſſimuler la guerre de mer dont l'Empire était menacé. Aucun vaiſſeau Ruſſe n'avait encore paru à Conſtantinople, donc les Ruſſes n'ont pas de vaiſſeaux, ou ſi par haſard ils en ont, cela ne fait rien aux Turcs, puiſqu'il n'y a point de communication entre la Baltique & l'Archipel. Les Danois, les Suédois dont le pavillon était connu des Turcs, ne pouvaient détruire cet argument dans leur eſprit. Les cartes déployées à leurs yeux n'avaient pas plus de pouvoir, & le Divan n'était pas encore perſuadé de

la possibilité du fait, lorsqu'il reçut la nouvelle du siége de Coron, de l'invasion de la Morée & de l'apparition de douze vaisseaux de ligne ennemis [1].

Cependant l'incertitude des Ministres n'avait pas empêché de préparer quelques forces maritimes. On pressa l'armement de trente vaisseaux de guerre, & l'on ne vit bientôt dans une supériorité aussi marquée que le plaisir de se dédommager dans l'Archipel des malheurs qu'on venaient d'essuyer sur le Danube. On retrouva aussi dans les registres de l'Empire que la derniere guerre avec

[1] L'ignorance des Turcs sur la Géographie fournit des traits encore plus frappants que celui-ci. Un Ambassadeur de Venise venant à Constantinople avec deux vaisseaux de guerre de la République, rencontra dans l'Archipel la flotte du Grand-Seigneur, qui en tems de paix sort annuellement pour y percevoir le tribut des îles. L'Amiral Turc invite l'Excellence à son abord pour le fêter, & dans la conversation lui demande si les Etats de la République sont voisins de la Russie : indigné de cette ignorance, le Noble lui répond : Oui, il n'y a que l'Empire Ottoman entre deux.

la Russie avait occasionné l'armement d'une flottille composée de cent cinquante demi-Galéres destinée à pénétrer dans la mer de Zabache, & les détails consignés dans le compte des dépenses ne spécifiant aucun des motifs qui avaient déterminé cet armement, on oublia que les ports d'Azoff & de Taganrog alors en litige n'étaient plus pour rien dans la guerre actuelle : la construction des Galiotes fut ordonnée & conduite avec la plus grande célérité.

Ces préparatifs en augmentant l'affluence des troupes & des matelots destinés aux deux armées navales, portèrent la licence à un tel excès que chaque jour était marqué par quelque nouvelle catastrophe, & M. le Comte de Saint-Priest, Ambassadeur de France, que la belle saison avait attiré dans sa maison du canal, ne voulant ni se priver du plaisir de la promenade, ni s'exposer

à l'insulte des gens de guerre qu'il avait déja éprouvé en voiture, prit le parti de cheminer la baïonnette au bout du fusil, ainsi que les personnes qui l'accompagnaient; ce moyen de sûreté était également le seul qui pût faire respecter la personne de l'Ambassadeur, par les troupes de bandits qui filaient journellement par terre & par mer pour se rendre à l'armée. La situation du Palais de France à la campagne était telle que tous les batteaux qui remontaient le canal, devaient passer sous les fenêtres, qui du côté de la marine étaient soigneusement fermées. Nous étions sortis après le dîner pour notre promenade ordinaire, & nous avions déja gagné les hauteurs de Tarapia, lorsque nous entendîmes une fusillade assez vive en mer du côté du Palais, & nous nous étions arrêtés pour fixer notre opinion à cet égard, quand les cris d'un homme

mais la faibleſſe du Gouvernement était telle, que ce fait qui était faux ne parut pas même vraiſemblable. Quelque tems après, une aventure du même genre, mais dont le motif quoique moins ſérieux pouvait amener des événemens aſſez funeſtes ſe paſſa à ma porte. J'occupais à Buyukdéré la maiſon de campagne que M. de Vergennes y avait fait conſtruire pendant ſon Ambaſſade; un quai qui ſervait de grand chemin la ſéparait de la mer. Des ſoldats paſſaient en cauſant aſſez haut pour qu'un perroquet, dont la cage était ſur une fenêtre aſſez élevée, pût diſtinguer & répéter quelques propos libres dont leur gaieté aſſaiſonnait leur diſcours. Ils s'arrêtent auſſitôt en injuriant celui qui oſait ſe moquer d'eux : nouvelle répétition; ils deviennent furieux, préparent leurs armes & ſe diſpoſent à aſſaillir la maiſon, pour faire main baſſe ſur les habitans : cepen-

dant le tumulte éveille l'attention d'un Jénissaire qui gardait ma maison dans l'intérieur, & curieux d'en connaître la cause, il ouvre la porte au moment où la rage de ces hommes allait éclater. Menacé d'abord d'être leur premiere victime, il parvint cependant à un éclaircissement, il dénonce le perroquet, on s'irrite de cette excuse, & ce ne fut qu'après leur avoir présenté le coupable qui heureusement continua de les imiter, que l'on parvint à les calmer & leur faire quitter prises. Quelques tasses de café qu'on leur offrit & qu'ils acceptèrent, mirent fin à cette querelle qu'il était aussi difficile d'éviter que de prévoir.

Tandis qu'on voyait la Capitale & ses environs infestés par une soldatesque effrénée qui n'avait de courage que celui des brigands, les provinces livrées aux mêmes désordres & molestées par

les Gouverneurs avec autant d'impunité, éprouvaient à la fois toutes les vexations; le principal objet des Ministres était de pourvoir conjointement à l'approvisionnement de Constantinople & à la subsistance des troupes. Cela rendit les vexations plus cruelles & en même tems plus multipliées. Les mesures avaient été si mal prises d'abord, que le peuple ne pouvait manquer de souffrir doublement & de la précipitation non moins cruelle qu'impérieuse avec laquelle on levait les impôts, & de l'injustice des agens chargés de les lever.

Le Gouvernement Turc peut se considérer dans tous les tems, comme une armée campée, dont le chef ordonne du centre de son quartier général, de fourager les environs. C'est ainsi que le Visir pourvoyait son armée par la mer Noire, tandis que la Capitale ne vivant plus que des denrées répandues

fur les côtes de l'Archipel, avait befoin d'affurer fa fubfiftance par la fupériorité des forces maritimes préparées contre les Ruffes. Mais fi la violence était parvenue à preffer la conftruction, à hâter le gréement des vaiffeaux & à raffembler la multitude des hommes qu'elle forçait d'être matelots, tout indiquait auffi que l'ignorance & la préfomption avaient dirigé ces préparatifs.

Des vaiffeaux élevés de bord, dont les batteries baffes étaient cependant noyées au moindre vent, ne pouvaient offrir à l'ennemi que beaucoup de bois & peu de feu. Les manœuvres embarraffées, les cordages & les poulies qui rompaient au moindre effort, trente hommes occupés à la fainte Barbe à mouvoir la barre du gouvernail, d'après les cris du timonier placé fur le gaillard. Aucun principe d'arimage, nulles

connaissances nautiques, des batteries encombrées, point d'égalité dans les calibres, tel était l'état méchanique de cet armement dont la conduite ne pouvait-être confiée qu'à des hommes assez ignorans pour s'en contenter. Cependant les commandemens furent brigués, & le Capitan-Pacha qui tient les grandes nominations dans son casuel, en distribuant les vaisseaux de la flotte au plus offrant, donnait à chaque Capitaine le même droit de vendre les emplois de son vaisseau, & ce petit commerce que l'usage avait consacré, mettait le comble aux malversations si capables d'anéantir la marine des Turcs sans le secours de leurs ennemis. Accoutumés jusqu'alors à vexer annuellement l'Archipel avec une petite escadre, les Officiers de mer, n'avaient acquis aucun principe militaire, aucune vue, aucun art, aucune expérience de ce genre,

& lorſque la flotte appareilla, il ſemblait encore qu'il ne fût queſtion que d'aller percevoir un tribut qu'on ne pouvait leur diſputer. Le ſeul Haſſan, transfuge d'Alger & nommé Capitaine du vaiſſeau Amiral, parut s'embarquer dans l'intention de faire la guerre; mais cet homme dont la témérité eſt connue, & qui penſa toujours qu'elle ſuffiſait à tout, & qu'elle tenait lieu de tout, voulut alors ſe ſignaler par une invention auſſi funeſte à Tcheſmé qu'elle avait ſemblé étrange à Conſtantinople. Cette invention conſiſtait dans un nombre de barres de fer qui fixées ſur le plat-bord débordaient horizontalement en ſe prolongeant par delà la perpendiculaire de l'eau, afin d'empêcher l'abordage de l'ennemi, mais ſi ce détail ne donne pas une grande idée du génie de l'auteur, je crois en avoir donné une aſſez préciſe du talent des Turcs, pour

qu'on ne doute pas de leur admiration.

La durée des vents du Sud, en retardant le départ de la flotte, loin de servir à la mettre dans un meilleur état, favorisa seulement & la désertion des matelots & quelques vexations lucratives que les Capitaines continuaient d'exercer, sous le prétexte de completter leurs équipages. Pendant ce temps l'armée de terre, quoique deux fois détruite, était devenue plus nombreuse que jamais, & l'Empire Ottoman attaqué vivement par terre & par mer, mais opposant de toutes parts des forces triples à celles de son ennemi, se livrait à tout l'orgueil d'une prospérité qui ne paraissait pas douteuse.

L'absence des troupes laissant un peu de tranquillité dans la Capitale, & l'espoir présomptueux des grands succès disposant le peuple plus favorablement, M. le Comte de Saint-Priest voulut profiter

profiter de cette circonſtance pour donner une fête à l'occaſion du mariage du Roi. Ce fut auſſi pour y faire participer les Turcs qu'il voulut joindre aux préparatifs de bals & de feſtins dont les ſeuls Européens auraient joui, une illumination & un feu d'artifice que je me chargeai de préparer. Déja la ſalle du bal qu'il avait fallu conſtruire était achevée, l'artifice était prêt, & nous n'avions plus à nous occuper que de l'arrangement des décorations, lorſque la nouvelle de la deſtruction des deux armées de terre & de mer, en répandant la conſternation dans Conſtantinople, fit échouer nos préparatifs. Il n'était plus poſſible de ſonger à donner des fêtes. Le Grand-Seigneur dans la plus vive inquiétude, les Miniſtres abattus, le peuple au déſeſpoir, & la Capitale réduite à craindre la famine & l'envahiſſement : telle était la ſitua-

tion actuelle d'un Empire qui un mois auparavant se croyait si formidable. Cependant l'ignorance qui veut toujours flatter l'orgueil qui l'accompagne, ne voyait dans cette double catastrophe que les décrets impénétrables de la Providence à laquelle il faut aveuglément se soumettre. Personne ne savait parmi les Turcs qu'une multitude indisciplinée contribue plus efficacement à sa propre destruction, que les efforts de l'ennemi qui lui est opposé. Mais si le manque seul de discipline avait suffi pour détruire l'armée de terre à Graoul, il fallut de plus pour perdre la flotte à Tchesmé le concours de la plus souveraine ineptie de la part de l'Amiral & de ses Capitaines.

Cette flotte sortie du canal des Dardanelles pour chercher l'escadre Russe, après avoir fait route sur Chio avait mouillé sur la côte d'Asie, entre la

terre ferme & les Isles de Spalmadores en avant du Port de Tchesmé. Des frégates nouvellement construites & dont la marine Turque ne connaissait pas l'usage avant cette guerre, mouillées sur les aîles de cette longue ligne devaient signaler l'ennemi, lorsqu'il paraîtrait, & avaient ordre de le laisser s'engager dans ce défilé, où les trente vaisseaux bien espacés & mouillés sur quatre ancres devaient les attendre. Cette ingénieuse embuscade ainsi préparée, les vaisseaux Russes disposés plus militairement, après avoir doublé Chio & reconnu les premiers vaisseaux Turcs, les prolongèrent effectivement jusqu'au centre de la ligne, sans que ceux-ci fissent aucun mouvement pour se mettre sous voiles. Cependant les deux Amiraux se trouvant par le travers l'un de l'autre, le Russe après avoir lâché sa bordée, s'approcha du Turc, pour lui

jetter de l'artifice & sauta lui-même pendant cette manœuvre. Hassan-Pacha, alors Capitaine de pavillon, (& qui m'a fourni les détails que je donne ici), après avoir vu son vaisseau échappé à ce fracas, se croyait hors de danger, lorsqu'il apperçut sa poupe enflammée & son bâtiment prêt de subir le même sort. Déja son équipage s'était jetté à la mer, il s'y précipita lui-même, & assez heureux pour se saisir d'un débris de l'Amiral ennemi, il échappa encore aux éclats du sien, dont le feu ne tarda pas à gagner les soûtes aux poudres.

Il est aisé d'appercevoir qu'en réduisant le calcul à l'importance de la perte faite de part & d'autre ; celle des Russes infiniment plus considérable justifierait la résolution qu'ils prirent d'abord de ne plus attaquer les Turcs ; mais ceux-ci dont les connaissances militaires s'étendaient à peine sur les

effets du salpêtre, effrayés de celui qu'il venait de produire, ne calculèrent que le danger de sauter, si les Russes les joignaient encore. Tchesmé fut aussitôt l'asyle où toute l'armée se retira dans le plus grand désordre, & quelques canons débarqués à la hâte & placés sur les deux caps qui ferment ce Port tranquillisèrent les fuyards.

Il paraît que les Russes s'occupaient pendant ce temps à observer les mouvemens de l'ennemi, & l'on peut croire que ce ne fut pas sans un grand étonnement qu'ils apprirent le lendemain ce qui s'était passé à Tchesmé. Ne pouvant aussi attribuer cette conduite étrange des Turcs qu'à une terreur panique, d'après laquelle on peut presque toujours tenter avec avantage les choses qui semblent promettre le moins de succès, ils se présentèrent devant le Port avec deux brûlots qu'ils y

envoyèrent. A l'apparition des Russes, les Turcs encore effrayés de la veille songèrent plutôt à se sauver par terre qu'à défendre leurs bâtimens. Mais l'aspect de deux petits vaisseaux qui se dirigeaient vers le Port, réveilla chez eux l'idée de conquête, & les prenant pour des transfuges, loin de s'occuper à les couler bas, ils faisaient des vœux pour leur heureuse arrivée, bien déterminés cependant à mettre l'équipage aux fers, & jouissant déja du plaisir de les conduire en triomphe à Constantinople [1].

Cependant ces prétendus déserteurs entrés sans difficulté, amarrèrent leurs gouvernails, hissèrent leurs grappins, & vomirent bientôt des tourbillons de flammes qui embrasèrent toute la flotte; le Port de Tchesmé encombré de vaif-

[1] Cette anecdote m'a été garantie par le même Hassan-Pacha que j'ai cité plus haut.

ſeaux, de poudre & de canons, n'offrit alors qu'un volcan dans lequel toute la marine des Turcs fut engloutie. Si cette cataſtrophe humiliait l'orgueil Ottoman, les Miniſtres de cet Empire durent bientôt s'occuper d'un intérêt plus preſſant; une prochaine famine menaçait la Capitale. En effet la deſtruction de la flotte Turque, en abandonnant l'Archipel aux Ruſſes empêchait l'approviſionnement de Conſtantinople, l'ennemi pouvait encore forcer le détroit, ſe préſenter à la pointe du Sérail, ſaccager la ville, dicter la loi au Grand-Seigneur. La conſternation était générale, aucune crainte n'était mieux fondée; l'ignorance qui ſe fait toujours juſtice, quand la terreur a détruit ſa préſomption, n'eut rien à objecter à l'ordre du Grand-Seigneur de m'abandonner aveuglément la défenſe des Dardanelles, & de me ſoumettre tous les moyens de garantir

la Capitale. Cette commiſſion ne pouvait cependant m'être donnée ſans des formes préalables, la Porte s'empreſſa de les remplir, en requérant l'Ambaſſadeur de France à cet égard. Le Reis-Effendi m'invitait en même-tems & me preſſait de venir concerter avec lui les meſures que je croirais néceſſaires dans une circonſtance qui exigeait la plus grande célérité.

J'aurai de ſi fréquentes occaſions de parler des Miniſtres Turcs, qu'il me paraît utile de donner quelques notions préliminaires ſur le caractère de ceux qui étaient alors en place, notions néceſſaires à l'intelligence des détails dans leſquels les circonſtances m'entraîneront indiſpenſablement.

On a déjà vu que le Grand-Seigneur depuis ſon avénement au trône, occupé d'économie, voyait à regret que la guerre diſſipait ſes tréſors ſans lui pro-

curer la gloire dont il était avide. Ce Prince ne pouvait cependant accuſer les Miniſtres qui réſidaient auprès de ſa perſonne du mauvais ſuccès de ſes armes, & s'il les croyait incapables d'y remédier il n'était malheureuſement pas en ſon pouvoir de leur ſubſtituer des hommes plus éclairés; c'était d'ailleurs à l'armée que les grands talens euſſent été néceſſaires, & les Miniſtres qui jouiſſaient le plus de la faveur de leur Maître avaient trop d'adreſſe pour lui perſuader qu'il lui ſerait avantageux de les éloigner de ſa perſonne. Iſmaël-Bey excellait ſur-tout dans cet art ſi difficile de gouverner ſon Souverain, de diriger toutes les affaires, ſans compromettre ſa tranquilité perſonnelle, & ſans rien abandonner de ſes plaiſirs.

Iſed-Bey Surintendant des monnoies, jouiſſait plus particulièrement de la faveur de ſon Maître, mais ſans exciter

ni haine ni jalousie, assez sage pour ne point ambitionner le Ministère, il n'employait son crédit qu'à modérer l'humeur que le Grand-Seigneur prenait souvant contre ses Ministres, & donnait tous ses soins aux malheureux & aux indigens qu'il secourait journellement.

Mélek-Pacha Caymakam ou Substitut du Grand-Visir & beau-frere du Grand-Seigneur, ne se distinguait dans cette première place que par la superbe figure qui avait déterminé la Sultane à le demander à son frere; & le Grand-Trésorier moins favorisé, mais fier d'une sorte de réputation acquise par son pere dans la dernière guerre, plein de confiance dans celle qu'il allait acquérir lui-même, plus ardent qu'ambitieux, était aussi plus remarquable par son activité que par ses lumieres. Les Ministres du second ordre, le Mufti lui-même eurent trop peu de part au Gouverne-

ment, pour que j'entre dans aucun détail ſur leur perſonnel.

Iſmaël-Bey chargé de conférer avec moi ſur l'état des Dardanelles & ſur le danger qui menaçait la Capitale, crut maſquer les craintes du Gouvernement en enveloppant notre conférence des voiles de la nuit. Il me reçut dans ſa maiſon particulière, où je le trouvai occupé d'une affaire dont l'importance faiſait une puiſſante diverſion à celle qui nous réuniſſait. Ce Turc recherché dans ſes moindres goûts, mais d'une recherche enfantine, déſirait deux ſerins qui chantaſſent le même air. Ses gens avaient parcouru la ville ſans ſuccès, & le Miniſtre cherchait de nouveaux moyens pour ſatisfaire ſa fantaiſie lorſque j'arrivai pour concerter avec lui ceux d'éloigner la cataſtrophe qui menaçait la Capitale.

L'état des Dardanelles ne lui était

pas mieux connu qu'à moi, mais il était évident par les lettres de Moldovangi-Pacha, ci-devant Grand-Visir, & dont la disgrace avait été bornée au Gouvernement subalterne des Châteaux du Canal, sous le titre de Défenseur des Dardanelles, que cette barrière crue jusqu'alors inexpugnable ne résisterait pas à la plus faible attaque; l'escadre Russe qui navigeait en vue des premiers Châteaux avec le vent favorable, n'avait qu'à en profiter pour pénétrer dans la mer de Marmora, & venir ensuite jusques sous les murs du Sérail, dicter la loi au Grand-Seigneur.

Telle était la situation de cette Cour orgueilleuse, l'ignorance des Ministres & la friponnerie des subalternes avaient préparé cette position, si humiliante, & si propre à donner les plus vives inquiétudes. L'examen que j'étais à portée de faire journellement des Châteaux

conſtruits, auprès de Conſtantinople, ſur le même ſyſtême que ceux des Dardanelles, ſuffiſait pour m'indiquer le parti que je devais prendre en y arrivant. Le moyen d'emboſſer des vaiſſeaux de guerre, offrait peu de facilité; deux bâtimens qui n'ayant pu joindre la flotte avaient été préſervés de l'incendie, actuellement mouillés en dehors des premiers Châteaux, pouvaient être enlevés par l'eſcadre Ruſſe avant mon arrivée, & l'Arſenal ne contenait plus qu'un vieux vaiſſeau déclaré hors d'état de ſervir. J'arrêtai cependant avec le Reys-Effendi que ce bâtiment radoubé à la hâte, garni de ſon artillerie, décoré du pavillon Amiral & chargé de madriers, de pelles, de pioches & d'autres uſtenſiles dont je lui donnai l'état, ferait voile au plutôt pour venir me joindre aux Dardanelles.

Le Capitaine d'un Corſaire Malthais

pris depuis plusieurs années, & qui croyant adoucir sa position, n'avait fait en se disant Chevalier de Malthe, que rendre son rachat plus difficile, gémissait dans les fers. M. le Comte de Saint-Priest désira profiter de cette occasion pour délivrer ce malheureux. A cet effet je prétextai la nécessité de préparer des brûlots, & je feignis de manquer de connaissances à cet égard, afin de mieux colorer la demande que je fis de cet esclave; je vantai ses talens, je déclarai que cet homme seul était capable de me suppléer. J'obtins qu'on me l'enverrait avec le vaisseau, & je reçus l'assurance la plus positive de sa liberté, si je lui trouvais les talens que j'avais annoncé; j'étais bien sûr aussi de lui donner dans ce genre tous ceux qu'il n'aurait pas; mais ce qu'il m'était difficile de prévoir & ce qui arriva cependant, c'est que cet homme pré-

venu par les Turcs des vues que j'avais ſur lui, fut aſſez borné pour ne rien comprendre au motif de ma démarche & pour me déſavouer. On verra bientôt un réſultat bizarre d'une inſinuation dont la charité était le ſeul motif.

L'empreſſement que le Grand-Seigneur avait de me ſavoir aux Dardanelles, ne me permit d'attendre aucune des choſes dont j'avais beſoin pour y commencer mon travail [1]. Sa Hauteſſe avait donné ordre que tout m'y fût ſoumis. Je demandai un Commiſſaire; on nomma Muſtapha-Bey petit-fils du fameux Dganum-Codga [2], & je noliſai ſur le champ un

[1] A l'eſpérance de dominer l'Univers ſuccéda ſi rapidement l'idée de l'anéantiſſement qu'à la nouvelle de l'apparition des Ruſſes, tout Conſtantinople perdit la tête, on y fit des prières publiques pour le ſuccès de mes ſoins, & le Grand-Seigneur qui avait pris confiance dans mon zèle, & qui malheureuſement n'avait rien de mieux à faire pour le moment ne crut pouvoir reſpirer qu'après mon départ.

[2] Dganum-Codga était Amiral lors de la révolution, qui après avoir détrôné Sultan Achmet menaçait encore ſon

bâtiment Français pour me conduire aux Dardanelles. Le Commissaire de la Porte m'y avait précédé de quelques heures, & les ordres dont il était porteur en assujettissant Moldovandgi-Pacha à tout ce que je jugerais convenable, n'avait pas disposé ce dernier en ma faveur. Je ne crus pas non plus devoir me fier à l'engagement mystérieux du pain & du sel par lequel on a déja vu que cet homme avait fait avec moi le pacte d'une amitié inviolable. Cependant la crainte où le tenait les ordres qui lui étaient adressés, & celle que lui inspirait la présence d'un ennemi accoutumé à le vaincre, lui firent dissimuler son mécontentement. Cela me donna le temps de le calmer. J'y parvins en caressant son amour-propre, & nous n'eûmes aucune altercation appa-

successeur. Le chef des rebelles fut tué dans le Divan par cet Amiral dont la fermeté & la prudence rétablirent le bon ordre.

rente

rente pendant mon ſéjour aux Dardanelles. Son humeur ne s'exhala que dans ſes premiers lettres à la Porte ; & le peu de ſuccès de ſes plaintes en arrêta le cours.

Mon premier ſoin fut d'examiner l'état des Châteaux ; mais il ſuffiſait de jetter un doup-d'œil ſur les ſoldats chargés de leur défenſe, pour juger qu'il n'y avait pas plus de reſſource dans le moral que dans le phyſique. La terreur s'était tellement emparé des eſprits qu'on s'expliquait hautement ſur l'abandon des batteries au premier coup de canon.

La permanence des garniſons établies chez les Turcs, en faiſant de chaque ſoldat un citoyen domicilié, lui donne trop d'objets intéreſſans à ſoigner, pour qu'il puiſſe ſe dévouer uniquement à la défenſe de la Citadelle où il eſt fixé ; ſes intérêts s'étendent au dehors de l'en-

ceinte. La discipline chez les Turcs, toujours févère & jamais exacte, ne suffit pas pour l'y renfermer. Un simple coup d'œil jetté sur la construction des Dardanelles suffisait pour appercevoir les motifs de cette désertion. Des murailles séches, élevées de plus de trente pieds au-dessus des batteries à fleur d'eau, menaçaient de s'écrouler sur les canons & les Canonniers, à la première volée des Russes; ce genre de défense devenait plus dangereux pour les Turcs que l'attaque même de leurs ennemis.

Une artillerie imposante par la largeur des bouches à feu; mais peu redoutable après la première décharge, à cause de la lenteur du service de ces énormes pierriers, formait les batteries principales des Châteaux d'Europe & d'Asie, dont les feux se croisaient aux Dardanelles, mais qui se joignaient à peine aux deux Châteaux de l'embouchure. Cette artille-

rie toute en bronze, ſans tourillons & ſans affuts, était ſeulement appuyée par la volée ſur des pièces de bois échancrées, en même-temps qu'un maſſif de pierres en appuyant les culaſſes, empêchait le recul. Nombre d'autres piéces couchées ſur le ſable, ainſi que pluſieurs mortiers, ſemblaient être plutôt les débris d'un ſiége, que des diſpoſitions à le ſoutenir. Tel était l'état des Dardanelles, lorſque j'y arrivai, & l'Eſcadre Ruſſe compoſée de ſept vaiſſeaux de ligne (dont deux à trois ponts) & de deux frégates, n'avait ſans doute qu'à profiter du vent favorable avec lequel elle ſe maintenait à l'embouchure pour tenter un ſuccès que M. Elphinſton s'était promis, & contre lequel les Turcs n'avaient rien oppoſé.

Le canal des Dardanelles ſitué à 50 lieues à l'Oueſt de Conſtantinople, entre l'Archipel & la petite mer de Marmora,

s'étend depuis la côte de Troyes jusqu'à Gallipoly, vis-à-vis Lampsaque. Cette espace d'environ douze lieues, d'une largeur inégale, presente différens points où les terres d'Europe & d'Asie (que ce canal sépare) se rapprochent à la distance de trois à quatre cent toises. C'est aussi à trois lieues de son embouchure, du côte de l'Archipel, au plus étroit de ce canal, qu'ont été bâtis les deux Châteaux appellés Dardanelles, dont les boulets traversent facilement d'une rive à l'autre. Ce point de défense a été long-temps la seule barrière établie pour garantir Constantinople. Devenus plus inquiets; mais toujours aussi peu instruits, les Turcs ont ensuite fait élever deux Châteaux à l'embouchure, dont la distance d'environ 1500 toises, rend le tire incertain, & la défense insuffisante.

J'ai déja parlé de deux vaisseaux de guerre Turcs, dont l'armement retardé à

Conſtantinople, les avait empêché de partir, avec la flotte, & leur avait fait éviter la cataſtrophe de Tcheſmé. Ces vaiſſeaux étaient mouillés entre les deux Châteaux; mais ils étaient mouillés ſi en dehors qu'ils pouvaient être facilement enlevés par l'eſcadre ennemie. Mon premier ſoin fut de donner ordre à ces bâtimens de rentrer, afin de les emboſſer de manière à ce que leurs batteries ſoutinſſent celles du Château, en rétréciſſant l'ouverture du canal. Cependant l'inſpection des équipages & des Officiers me força de ſuſpendre l'exécution de cet ordre dont ils me parurent abſolument incapables. Le vent quoique favorable était même inſuffiſant pour les tirer de la poſition dangereuſe où ils ſe trouvaient. Cette poſition devint exceſſivement critique le troiſième jour de mon arrivée.

Tandis que j'étais au Château d'Eu-

rope, ſitué à l'embouchure, l'eſcadre Ruſſe ſortant en colonne du golfe d'Eſnos ſerra la côte d'Europe en la prolongeant vers la pointe du Château, & ſemblait par cette manœuvre vouloir plutôt retomber ſur les deux vaiſſeaux pour les enlever, que tenter de forcer le paſſage. Tout leur était également facile à exécuter. Une frégate ſeule n'eut pas trouvé plus de réſiſtance auprès des deux vaiſſeaux de guerre, que les Châteaux n'en euſſent offert à toute l'eſcadre. Le ſeul avantage qui nous reſtait, celui qu'il importait de conſerver, c'était de n'être pas reconnus auſſi faibles que nous l'étions. La marche de l'eſcadre ennemie annonçait qu'elle craignait de ſe mettre ſous le feu des groſſes batteries; je n'avais cependant à lui oppoſer qu'une ſeule coulevrine de fer; mais dont le calibre était de 60 livres de balles. Les Turcs l'avaient abandonnée,

plutôt que diſpoſée hors du Château, elle était appuyée ſur deux madriers, & dirigée perpendiculairement à la route de l'eſcadre. Un cap avancé d'une centaine de toiſes, où l'on avait placé quelques canons d'un petit calibre, cachait cette coulevrine, qui dans cette poſition ne pouvait être découverte par les vaiſſeaux Ruſſes qu'au moment de leur débouquement, & à l'inſtant même où ils ſe trouveraient expoſés au tire de cette pièce; mais le cap laiſſant à découvert la crête des murailles, ainſi que les habitations qui avoiſinent la Fortereſſe, l'eſcadre nous lâcha ſes bordées, & cette canonnade vive, mais infructueuſe, n'aurait ſervi qu'à accoutumer les Turcs au feu, ſi quelque choſe avait pu les aguerrir: ils diſparurent au premier coup, & j'eus peine à conſerver ſept à huit hommes pour ſervir la coulevrine, ſeul moyen de défenſe dont je pouvais diſpoſer. Il

me fallait encore attendre que l'ennemi vint se placer sous sa direction, cette piéce était immobile, mais cette immobilité même assura le premier coup qui fut tiré sur la frégate d'avant-garde; cette frégate mit à culer aussitôt, & le second coup fut prêt pour le vaisseau qui suivit; cependant la canonnade des Russes continua par-dessus le cap, & la flotte vira de bord après nous avoir fait passer huit à neuf cent boulets sur la tête. Je m'étais apperçu que plusieurs de ces boulets éclataient en l'air, & l'on m'apporta quelques obus qui n'avaient point crevé. Cette tentative répétée trois jours de suite dans le même ordre & à la même heure, en m'obligeant d'occuper ce poste m'empêchait de préparer des moyens de défense plus solides, & je tentai un expédient qui me parut propre à éloigner l'ennemi de la côte. A cet effet, en arrivant le soir aux

Dardanelles, je fis ſortir une petite piece de canon priſe ſur les Vénitiens, & après avoir fait rougir des boulets, & chargé la pièce en conſéquence, je donnai aux ſpectateurs, qui me ſuivaient toujours en foule, un petit échantillon de boulets rouges. Le Pacha, & les Turcs témoins de cette expérience, croyait déja l'Empire Ottoman vengé de l'incendie de ſa flotte. On diſpoſa dans la nuit des grils, du charbon & des ſoufflets à la batterie du Cap que les Ruſſes avaient juſques-là canonné de préférence; mais ſi les Turcs s'empreſsèrent d'exécuter les ordres que je venais de donner, quelques Grecs furent ſans doute auſſi ſoigneux d'en prévenir les Ruſſes; leur flotte n'approcha plus de la côte, & leurs projets ſemblèrent ſe fixer au ſiége de Lemnos.

Le premier uſage que je fis de la tranquillité que je venais de me pro-

curer fut de m'aſſurer des deux vaiſſeaux qui paraiſſaient être la pomme de diſcorde. Je me hâtai d'y faire jetter près de 400 Juifs qu'on raſſembla aux deux Châteaux, & qui malgré le jour du Sabbat travaillèrent à touer ces bâtimens pour les mettre hors de danger. Cette opération les éloignant en même-temps de la ligne des courants, un vent frais, qui ſouffla quelques jours après, fit remonter ces deux vaiſſeaux juſqu'aux ſeconds Châteaux, où leur artillerie était plus néceſſaire.

La ſurabondance des eaux que la Mer Noire reçoit & qu'elle ne peut évaporer, verſée dans la Méditerranée par le Boſphore de Thrace & la Propontide, forme aux Dardanelles des courans ſi violens, que ſouvent les bâtimens, toutes voiles dehors, ont peine à les vaincre. Les pilotes doivent encore obſerver lorſque le vent leur ſuffit, de diriger

leur route de manière à préſenter le moins de réſiſtance poſſible à l'effort des eaux. On ſent que cette étude a pour baſe la direction des courants, qui renvoyés d'une pointe à l'autre forment des obſtacles à la navigation, & feraient courir les plus grands riſques ſi l'on négligeait ces connaiſſances hydrographiques. C'était aſſurément le ſeul genre d'inſtruction que les pilotes des deux vaiſſeaux Turcs fuſſent capables de me donner, & la marche de ces bâtimens me fit acquérir des lumières très-utiles pour déterminer les points de défenſe les plus avantageux du canal. Je vis en effet qu'une batterie placée ſur la pointe des Barbiers, entre les premiers & les ſeconds Châteaux, en croiſant ſon feu avec celui d'une autre batterie qui ſerait établie en Europe ſur le cap oppoſé à diſtance convenable, donnerait aux Turcs l'avantage de canonner l'avant & l'arrière des

bâtimens qui tenteraient de forcer le passage ; tandis que les ennemis ne répondraient des deux bords qu'en présentant le côté aux courans, manoeuvre qui ne pourrait manquer de les faire céder à l'effort des eaux. Cette disposition donnait encore à l'artillerie Turque, l'avantage d'employer utilement les boulets ramés sur des voiles qui tendues fortement par un vent frais, néceffaire pour tenter le passage, seraient bientôt déchirées & hors d'état même de garantir les bâtimens d'un naufrage à la côte. Un autre motif non moins puissant me déterminait à adopter ce système de défense. Ces batteries commandaient le mouillage des Taches blanches [1], elles entretenaient le feu presque sans interruption jusqu'aux

[1] Anse du canal sur la côte d'Asie entre les premiers & les seconds Châteaux. C'est le seul mouillage du canal où l'ennemi eût pu tenter un établissement, après avoir forcé le passage du premier goulet.

Dardanelles, & il m'était démontré que cette diſpoſition garantiſſait Conſtantinople, ſi les Turcs voulaient ſeulement ſervir paſſablement l'artillerie que j'allais diſpoſer. Une autre pointe plus rapprochée des Châteaux des Dardanelles en Europe, appellée la pointe des Moulins, pouvant croiſer ſur les Barbiers & le Château d'Aſie, indiquait encore la conſtruction d'une batterie, & je me déterminai à en établir une quatrième ſur le bord du Simoys pour ſervir d'épaulement à la Forteresſe qui y touche, & qui par la raiſon que j'ai déja dite n'était pas tenable.

Tandis que je m'occupais de ces diſpoſitions, & que l'on expédiait les ordres néceſſaires pour raſſembler les habitans des villages voiſins deſtinés à faire ce travail par corvée, Moldovandgy-Pacha qui voulait ſans doute faire parler de lui, imagina de rétablir les murailles dé-

truites d'un vieux Château des Génois situé sur le haut d'un cap d'où l'on découvrait l'Archipel, & qui placé en vue de l'embouchure, était si élevé & si éloigné que les boulets n'arrivaient à la mer que pour s'y plonger par une parabole. Moldovandgy m'avait parlé de son projet, & quoiqu'il fût dispendieux & sans utilité pour la défense, je m'empressai d'y applaudir; je cédai aussi aux instances que le Pacha me fit de grimper sur son rocher pour visiter ses travaux; j'y trouvai deux ou trois cent maçons, qui élevaient sur d'anciens fondemens une muraille sèche de dix-huit pouces d'épaisseur, en même-temps qu'un grand nombre de charpentiers fabriquaient dans cette enceinte le logement de la garnison; mais ce qui me parut le plus remarquable ce fut l'empressement du Pacha à faire peindre avec une eau de chaux les nouvelles murailles qu'il fai-

ſait élever. On peut juger par cette opération qu'il ne prétendait pas maſquer ſa batterie. L'ennemi pouvait l'appercevoir à dix lieues en mer ; mais il était difficile qu'il en fût effrayé. C'était cependant le ſeul but de Moldovandgy, & la terreur des Turcs était ſi grande, que tout moyen d'éloigner l'ennemi leur paraiſſait préférable à ceux de le vaincre, s'il tentait de forcer un paſſage que la nature avait préparé pour le rendre inexpugnable.

Ces diſpoſitions morales m'avaient déterminé à tracer les batteries ſur vingt-deux pieds d'épaiſſeur. Déja les habitans des villages voiſins réunis aux travaux élevaient ces épaulemens en terre & en faſcines ; mais à peine leur avait-on donné quelques tentes pour ſe mettre à l'abri des orages. Aucuns ſoins du Gouvernement pour la ſubſiſtance de ces malheureux, dont les récoltes aban-

données pendant ce temps étaient journellement détruites sous leurs yeux.

M. le Baron de Pontécoulant, qui avait accompagné M. le Comte de Saint-Prieſt à Conſtantinople, ſe propoſant de retourner en France, ne voulut pas partir dans des circonſtances auſſi inquiétantes pour l'Empire Ottoman ſans me faire une petite viſite, & prendre ſur les lieux mêmes une idée préciſe des Dardanelles. Il y arriva dans le temps où mes diſpoſitions étaient tracées, ce qui ſuffiſait pour le mettre à portée d'en juger. Il put appercevoir avec autant de facilité le découragement, le déſordre & la nonchalance habituelle des Turcs. Le Pacha uniquement occupé à peindre en blanc les méchantes murailles qu'il élevait hors de la portée du canon, croyait faire aſſez pour moi en ne me contrariant pas, & le Commiſſaire de la Porte chargé de faire toutes les dépenſes

penſés que je jugerais convenables, négligeait celles qui auraient été utiles, & s'occupait à charger ſon Regiſtre de toutes celles qu'il croyait pouvoir ſuppoſer. Le moral des Turcs était ſans doute l'ennemi le plus dangereux qu'ils euſſent à combattre; c'était auſſi celui qui me donnait le plus d'inquiétude. Mais comme dans les occaſions les plus difficiles, c'eſt toujours faire une grande faute que de négliger les petits moyens, je penſai à tirer parti de l'arrivée du Baron de Pontécoulant, & après lui avoir fait part de mon projet. Je le préſentai au Pacha comme un Inſpecteur que l'Ambaſſadeur de France m'avait envoyé. Je le ſuppoſai chargé d'examiner l'état des Dardanelles, d'en rendre compte au Grand-Seigneur, & de partir enſuite pour la France, afin d'en informer l'Empereur, mon Maître. M. de Pontécoulant joua parfaitement ſon rôle, il mon-

tra toute la mauvaiſe humeur dont nous étions convenus, & ce ſtratagême donna au Pacha un peu plus d'activité. Ce Viſir crut auſſi devoir marquer à M. l'Inſpecteur les plus grands égards, & lorſque le Baron de Pontécoulant prit congé de lui, il me chargea de lui faire accepter un petit préſent en argent, ce qui chez les Turcs eſt toujours le comble de l'honnêteté. Nous ne pouvions être de cet avis; mais comme un refus aurait perſuadé au Pacha qu'on avait intention de lui nuire à la Porte, & que cette opinion lui eût donné beaucoup d'humeur, j'engageai M. de Pontécoulant à vaincre la répugnance qu'il avait pour les politeſſes orientales, & les bateliers qui l'avaient amené, en profitant du préſent, ſe trouvèrent fort bien de la délicateſſe Françaiſe.

Ce voyage dont la curioſité était le ſeul objet, & dont je venais de tirer un parti utile, devint bientôt pour le

Grand-Seigneur, le motif de l'inquiétude la plus vive. En effet, M. de Pontécoulant, contrarié dans son retour par les vents du Nord, forcé de débarquer sur la côte d'Europe, au-dessus de Gallipoly, & d'y prendre des chevaux, arriva par terre à Constantinople. Les gardes de la Douane qui veillaient à la porte d'Andrinople l'arrêtent pour le visiter : étonnés de voir un Européen, ils lui demandent qui il est, d'où il vient ; & sur sa réponse qu'il est le Bey-zadé de France [1], & qu'il arrive des Dardanelles ; les gardes persuadés alors que c'est moi, le laissent passer sans autre explication, & courent annoncer mon retour au Grand-Visir. Celui-ci s'empresse d'en faire part au Grand-Seigneur ; la consternation s'empare des esprits, on croit les Dardanelles forcées,

1 Gentilhomme de France ; expression dont les Turcs se servaient depuis long-tems pour me désigner,

& Sa Hauteſſe envoie ſur le champ un homme de confiance à M. de Saint-Prieſt pour lui demander les détails qu'il ignore ; mais cet Ambaſſadeur en expliquant l'erreur, & en faiſant part au Grand-Seigneur des obſervations de M. de Pontécoulant, tranquilliſa ce Prince & ſes Miniſtres.

J'étais un ſoir chez Moldovandgy-Pacha auprès duquel je logeais, & qui commençait à me traiter avec aſſez de confiance, lorſqu'un Turc ſe préſente, & rappelle la promeſſe qu'il lui a faite de me parler en ſa faveur. Oui vraiment, me dit le Pacha, je vous recommande cet homme, vous pouvez en tirer un grand parti, il a des diſpoſitions ſurprenantes pour le jet des bombes. La moindre de vos leçons le fera exceller : nous venons de voir de lui une épreuve qui aurait eu le plus grand ſuccès ſans un accident dont on ne peut

pénétrer la cauſe, mais dans lequel le mortier en crevant a mis ſept hommes ſur le carreau. Pendant ce diſcours j'examinais l'homme à talens, & je reconnu à la forme de ſon turban que c'était un crieur de Moſquée. Je le complimente ſur le bonheur qu'il a eu d'échapper à ſon épreuve, & le queſtionne ſur ſon procédé. J'ai, me dit-il, fait tout ce qu'il fallait faire, & quoique ce malheur ſoit arrivé à la première bombe que j'ai tirée, je ſuis bien certain de n'avoir rien omis de ce qui pouvait aſſurer le ſuccès. Voyons, lui dis-je, détaillez-moi vos opérations. D'abord, repliqua-t-il, le mortier diſpoſé ſur ſon affût, je l'ai dirigé vers la mer, j'ai rempli la chambre de poudre, & l'ai comprimée avec de la terre battue au maillet, après quoi j'ai rempli également de poudre une bombe de calibre. Vous-voyez, interrompit le Pacha, qu'il

eſt très-inſtruit. Pourſuivez, dis-je à ſon protégé. Je plaçai, continua-t-il, la bombe dans le mortier, & j'y mis le feu..... Quoi ! ſans fuſée? m'écriai-je. Ah! malheureux, vous deviez être la première des victimes qui ont été ſacrifiées à votre ignorance, & comment ſe peut-il qu'avec le nombre de mortiers deſtinés à la défenſe des Châteaux, il n'y ait pas un Bombardier qui ſache au moins qu'on ne tire pas des bombes ſans fuſée? Cela prouve cependant, me dit alors le Pacha, qu'il lui manque peu de choſe pour devenir un habile homme, & je vous renouvelle la prière que je vous ai déja faite d'achever ſon inſtruction. Forcé en quelque manière de céder à tant d'ineptie, j'envoyai chercher le garde-Magaſin, nous examinâmes ſes états, & nous n'y trouvâmes pas même les matières premières pour la compoſition des fuſées : cependant le Pacha

insistait pour le Crieur, & désirait que je fisse une épreuve devant lui. J'avais sans doute si peu d'intérêt à le satisfaire que cela ne valaït pas la peine de s'en occuper; mais comme on perd toujours infiniment à dire non aux ignorans, je me déterminai à faire monter par mon Charpentier un méchant tour; je tournai quelques fusées, je me procurai du salpêtre, du soufre, je préparai la composition, j'en chargeai plusieurs devant mon éleve, je lui fis observer toutes les conditions qui en assurent le succès; & les bombes furent tirées le soir à la grande satisfaction de Moldovandgy, qui n'attendait plus qu'une semblable épreuve de son protégé pour l'installer Bombardier en chef. Cependant la maladresse de cet homme était telle, que pendant plusieurs jours de travail, il ne put parvenir à charger une fusée de manière à pouvoir servir;

& ce nouvel éleve découragé du travail, mais non moins avide de gloire, eut encore recours à ſon protecteur. Il réclama contre la difficulté du moyen que j'employais, ſollicita de nouveau ſon appui, afin de m'engager à lui montrer à tirer des bombes ſans fuſées. Ce qui paraîtra encore plus abſurde, c'eſt que Moldovandgy, ce Viſir qui avait fait lever le ſiége de Cotchim, & commandé enſuite l'armée Ottomane, eut encore l'ineptie d'adopter la propoſition de ſon protégé.

On jugerait par cette anecdote ſeule, combien les Turcs étaient peu en état de ſe défendre, & combien il était intéreſſant de cacher leur faibleſſe aux ennemis. Ce n'était cependant pas des Grecs dont l'eſpionage était connu, qu'il fallait craindre une délation dangereuſe. Accoutumés à plier ſous le joug du deſpotiſme Ottoman, & auſſi

peu inſtruits que les Turcs, tout ce qui appartenait à ces derniers avait droit de leur en impoſer. Mais il fallait éviter que les Européens ne rendiſſent compte de notre état, c'était l'objet de l'embargo qui fut mis auſſitôt après l'incendie de la flotte. Un grand nombre de bâtimens de toutes les nations était déja détenu aux Dardanelles, & depuis plus long-temps les Turcs avaient ceſſé de naviguer dans l'Archipel [1]. Les fournitures que j'avais demandé à la Porte étaient arrivées, & je n'attendais plus aucun

[1] Pendant toute la guerre, les bâtimens neutres ont ſeuls été chargés du tranſport des bleds pour le compte du Grand-Seigneur, & la Porte donna aux Français une préférence qui fut très-utile aux Négocians établis à Conſtantinople.

On ne doit pas omettre de rappeller dans cette note une ſpéculation de commerce capable d'éclairer la politique des nations. Un bâtiment Anglais chargé de riz à la Caroline ſe rendit en droiture à Conſtantinople, ſur la ſeule indication des papiers publics, il n'était adreſſé à perſonne, il vendit ſa cargaiſon dans le port.

envoi, lorſque je vis paraître une groſſe Saïque [1] qui deſcendait à pleines voiles. J'obſerve en même-temps que ce bâtiment loin de ſe ranger pour prendre le mouillage des autres bâtimens, conſerve la file du courant & ſe dirige entre les Châteaux. Je ſuppoſe alors que chargé de munitions, il s'approche des magaſins, mais j'apperçois bientôt des grappins à chaque bout de vergue; & je vis alors que la Porte en ſe rappellant la demande que j'avais faite de l'eſclave Malthais pour la conſtruction des brûlots, s'était ſur ſon refus, empreſſée de le remplacer. Mais je n'en fus pas moins ſurpris de la prévoyance de l'inventeur qui hiſſait ſes grappins

[1] Eſpèce de bâtiment Turc dont la conſtruction eſt particulièrement affectée à la Mer Noire ſans cependant être propre à aucun genre de navigation. En effet ces navires ne pouvant tenir ſur les bords par un gros tems périſſent fréquemment à la côte, lorſque forcés de faire vent arriere, ils n'ont pas aſſez d'eau à courir.

à 60 lieues de l'ennemi. Cependant le bâtiment ayant dépaſſé le mouillage, un coup de canon de chaque rive l'avertit de ployer ſes voiles ; rien ne l'arrête. J'étais entré dans le Château d'Aſie pour voir de plus près cet incendiaire. On lui tira un ſecond coup de canon à boulet ; & lorſque je vis qu'un troiſième coup dirigé plus près de lui ne l'arrêtait pas davantage, & qu'il était prêt à nous dépaſſer, je me déterminai à faire tirer deſſus, en recommandant toutefois de le ménager, l'adreſſe du canonnier ne lui emporta heureuſement que ſa poulène. Mais le déſordre que cet événement répandit dans le bâtiment le fit arriver auſſitôt, & un détachement de la garde que j'avais envoyé à bord pour ſaiſir le Capitaine, après avoir fait mouiller le vaiſſeau, m'amena ce zélé Muſulman.

Il faut ſe peindre le fanatiſme igno-

rant qui se dévoue & croit pouvoir lui seul détruire la flotte ennemie, pour juger de la rage de ce forcené, lorsqu'il se vit arrêté dans sa course & traduit au tribunal d'un Chrétien; nous étions tous des traîtres à ses yeux, qui d'accord avec les Russes l'empêchions d'aller venger les vrais Croyans de la honte de Tchesmé. Il reprochait aussi aux Turcs rassemblés autour de moi, la déférence qu'ils me témoignaient. On fit de vains efforts pour le calmer; ce ne fut que le lendemain qu'il commença à entendre raison, & que sa tête fut assez refroidie pour appercevoir toute la démence de la frénésie qui l'avait agité.

Quelques soins que le Commissaire de la Porte eut pris de rassembler les habitans des villages voisins en état de travailler à élever les épaulemens des batteries & d'y joindre quelques Juifs, ce nombre d'ouvriers était encore insuffisant, & je

ne pouvais embraſſer à la fois tous les travaux. Ceux de la pointe des Barbiers avançaient cependant, malgré la peſte qui m'enlevait journellement des travailleurs [1]. Forcé d'être conſtamment au milieu d'eux, cette maladie n'était pas le moindre des inconvéniens de ma poſition; mais ne pouvant éviter une communication néceſſaire, je m'abſtenais ſeulement de toutes celles qui n'étaient point utiles à mon travail, & lorſque quelque orage raſſemblait les ouvriers ſous les tentes diſpoſées à cet effet, je reſtais à la pluie, & je crois pouvoir attribuer à cette ſeule précaution d'avoir échappé à l'épidémie.

J'ai déja obſervé que le Gouvernement ne donnait aucun ſoin à la ſubſiſtance

[1] Il y eut des jours où la peſte enlevait aux ſeuls travaux de la pointe des Barbiers juſqu'à 20 Ouvriers, dont pluſieurs n'ont pas vécu trois heures après le premier ſymptôme de la maladie.

œuvre dont il s'occupait que d'en recevoir le prix, & qu'il ſerait trop honteux pour l'Empire Ottoman, de voir un Français ſe ſacrifier pour ſa défenſe, tandis qu'aucun Turc ne daignerait y employer ſes talens & ſes facultés. Quelques inſtances qu'on lui fît, ce bon patriote fut inébranlable, & l'admiration du Commiſſaire durait encore, lorſque j'arrivai chez lui. Il ne fut pas moins ſurpris de ne pouvoir me faire partager ſon étonnement : cela eſt cependant incroyable, me dit-il, en fixant les quinze piles d'écus rangées par terre; & je ne concevrai jamais qu'on puiſſe refuſer une pareille ſomme. Rien de ſi rare en effet que de trouver un Turc ſcrupuleux & délicat ſur cet article.

Les troupes deſtinées par le Grand-Seigneur à la défenſe du Détroit arrivaient de toutes parts, elles compoſaient un corps de 30,000 hommes, dont 15 mille

mille Asiatiques & 15 mille de la Turquie Européenne. Mais cette multitude dont j'ai déja donné une idée, plus capable d'accroître le désordre que de servir à la défense des batteries, pouvait à peine être contenue par la rigueur du Pacha, dont tous les talens pour le maintien de l'ordre, se réduisaient à diminuer le nombre des mutins par le nombre des exécutions.

Malgré les inconvéniens & les embarras que nous causait l'indiscipline de ces troupes, la nécessité de présenter au moins par le nombre une apparence de forces capable d'en imposer à l'ennemi, nous contraignoit d'employer tous les moyens capables d'empêcher la désertion dont nous étions constamment menacés. L'expédient qui me parut le plus convenable, fut de séparer toutes ces troupes de leurs habitations respectives, par l'intervalle d'un bras de

mer, en faisant passer les 15 mille Asiatiques en Europe & les 15 mille Européens en Asie. Ces dispositions faites, la difficulté d'échapper à la sévérité qui punissait les désordres, les rendit un peu moins fréquens; mais rien ne pouvait vaincre la lâcheté de ces misérables qui n'avaient pas honte d'annoncer hautement leur répugnance à occuper les batteries. Je travaillai cependant à les perfectionner, & après avoir fait entourer celle des Barbiers d'un chemin couvert pour la préserver d'une surprise par terre, je me rapprochai des Châteaux où j'avais établi mes atteliers pour la construction des affûts dont nous manquions absolument.

Il y avait long-temps qu'aucun bateau n'était entré dans le canal, lorsque nous en vîmes paraître un rempli de Turcs armés jusqu'aux dents; ils conduisaient sept malheureux Grecs propriétaires de

cette petite barque. Celui des Turcs qui paraiſſait commander aux autres, met pied à terre, annonce au peuple aſſemblé une priſe Ruſſe, & demande à parler au Pacha. Introduit ſur le champ, il affirme que ces priſonniers ſont des eſpions Ruſſes : leur mort eſt déja prononcée ; mais il reclame en même-temps contre l'inſolence d'un de ces prétendus eſpions qui, maître du bateau & attaqué à force ouverte, a oſé le coucher en joue, & pour réparation de cet outrage, il demande au Pacha la permiſſion d'être lui-même l'exécuteur de ce coupable. Pendant que l'on procédait au jugement, & que cette étrange faveur ſe demandait, je m'occupais de ſuppléer par des informations exactes à cette même formalité que la juſtice du Pacha croyait pouvoir négliger; j'appris que ces malheureux Grecs habitans de Mételin, n'en étaient ſortis que pour aller à la pêche, &

n'avaient d'autre tort que d'avoir résisté précédemment aux vexations de ce Turc ; il avait épié leurs démarches pour aller les attaquer sous le spécieux prétexte d'espionnage, & l'exécution suivit de si près la sentence, que ne pouvant la prévenir, je n'eus en m'éclairant que l'affreuse certitude d'avoir vu périr des innocens.

On a déja vu par la description des Châteaux que la nombreuse artillerie qu'ils contenaient ne pouvait être utile à la défense du canal, qu'en la disposant plus avantageusement. Le Symoïs, ce fleuve si célèbre, mais qui n'est en effet qu'un petit ravin où les eaux des pluies forment un torrent, descend de la montagne & se jette à la mer au-dessous du Château d'Asie. Il me parut avantageux d'établir une batterie qui servant d'épaulement au Château contiendrait une partie de son

artillerie, & dont les approches seraient défendues par ce ravin. Par cette disposition, j'embrassais le côté du Château dont l'artillerie enfilait le canal. C'est aussi dans cette vue que les Turcs y avaient placé un énorme pierrier, dont le boulet en marbre pesait 1100 livres. Cette pièce fondue en bronze sous le règne d'Amurat, était composée de deux morceaux réunis par une vis, à l'endroit qui sépare la chambre de la volée, comme un pistolet à l'Anglaise. On juge bien que cette pièce dont la culasse était appuyée contre un massif de pierre, n'était portée que par des tronçons de poutres échancrées & disposées à cet effet, sous une petite voûte qui lui servait d'embrasure. Je ne pouvais employer cet énorme pierrier dans les ouvrages extérieurs, & comme ils étaient disposés de manière à en masquer le tir, les Turcs murmuraient de

l'espèce de mépris que je paraissais faire d'une bouche à feu, sans doute unique dans l'univers. Le Pacha me fit des représentations à cet égard. Il convenait avec moi que la difficulté de charger cette pièce, ne permettait, en cas d'attaque, d'en tirer qu'un seul coup; mais il croyait ce coup si meurtrier, & la portée du boulet si étendue que, selon l'opinion générale, ce pierrier devait à lui seul détruire la flotte ennemie. Il m'était plus aisé de céder à ce préjugé, que de le détruire, & sans changer le plan de défense, je pouvais, en coupant l'épaulement sur la direction de cette pièce en ménager le tir; mais je voulus avant juger l'effet de son boulet : l'assemblée frémit à cette proposition, les vieillards assurèrent d'après une ancienne tradition que cette pièce, qui n'avait cependant jamais été tirée, devait produire un tel ébranlement, que le

Château & la Ville en feraient renversés. Il eut été possible en effet qu'il tomba quelques pierres de la muraille ; mais j'assurai que le Grand-Seigneur ne regretterait pas cette dégradation, & que la direction de cette pièce ne permettait pas de supposer que la Ville pût souffrir de l'explosion qu'elle produirait. Jamais canon n'avait eu sans doute une réputation plus redoutable, amis, ennemis, tout devait en souffrir. Il y avait un mois qu'on s'était déterminé à charger ce pierrier dont la chambre contenait 330 livres de poudre. J'envoyai chercher le maître Canonnier pour en préparer l'amorce. Ceux qui m'entendirent donner cet ordre, disparurent aussi-tôt pour se mettre à l'abri du danger qu'ils prévoyaient. Le Pacha lui-même se préparait à la retraite, & ce ne fut qu'après les plus vives instances & la démonstration la plus précise,

qu'il ne courait aucun risque dans un petit Kiosk, situé à l'angle du Château, d'où il pourrait cependant observer l'effet du boulet, que je parvins à lui faire occuper ce poste; il me restait à déterminer le maître Canonnier; & quoiqu'il fût le seul qui n'eut pas fui, tout ce qu'il me dit pour intéresser ma pitié n'annonçait pas son courage. Ce ne fut aussi qu'en lui promettant d'être de moitié, que je parvins à l'étourdir plutôt qu'à l'animer. J'étais sur le massif de pierre derrière la pièce lorsqu'il y mit le feu : une commotion semblable à celle d'un tremblement de terre précéda le coup. Je vis alors le boulet se séparer en trois morceaux à la distance de 300 toises, & ces quartiers de rocher traverser le canal, s'élever à ricochets sur la montagne opposée, & laisser la surface de la mer écumante sur toute la largeur du canal. Cette épreuve en

diſſipant les craintes chimériques du peuple, du Pacha & des Canonniers, me démontrait auſſi le terrible effet d'un ſemblable boulet, & je coupai l'épaulement dans ſa direction.

Cette batterie qui couvrait le Château, était deſtinée à contenir une partie de la groſſe artillerie, aux affûts de laquelle je faiſais faire les réparations les plus urgentes depuis mon arrivée aux Dardanelles, par un Charpentier français que j'avais débarqué à cet effet, & dont l'intelligence m'a été conſtamment de la plus grande utilité.

Dans le nombre des pièces qui devaient entrer en batterie, une énorme coulevrine de ſoixante livres de balle, était tellement engagée ſous la voûte qui lui ſervait d'embrâſure, que cet inconvénient joint à ſon grand poids rendoit inſuffiſans les moyens ordinaires de tranſporter les pièces. Je demandai

aux vaisseaux de guerre les apparaux dont j'avais besoin; mais la Marine du Grand-Seigneur était si mal outillée, que mes recherches furent vaines; je ne pus m'empêcher d'en faire quelques reproches au fameux Hassan Pacha, qui n'était alors que Capitaine de pavillon de l'Amiral. Cet homme que l'on a vu depuis se distinguer par sa témérité, m'offrit alors l'occasion de juger qu'il croyait que la bonne volonté pouvoit remplacer les connoissances qui exigent la plus profonde étude. Que voulez-vous faire, me dit-il, de cordages & de moufles? A quoi bon ces moyens, quand nous avons des bras à votre disposition; montrez-moi le poids que vous voulez mouvoir, le lieu où il doit être transporté, j'en fais mon affaire. Quoi! lui dis-je, vous voulez porter à bras une pièce de canon qui pèse plus de sept mille livres? combien d'hommes y mettrez-

vous ? Cinq cent, s'il le faut, me répliqua-t-il vivement ; qu'importe le nombre, pourvu que la besogne se fasse? Je vois, dis-je au Pacha qui était présent à cette singulière discussion, que le brave Hassan ne connaît rien d'impossible : allons voir où ses cinq cent hommes pourront placer leurs mains.

Tandis que Hassan rassemblait ses moyens, & que nous nous préparions à aller juger de l'emploi qu'il pourrait en faire, j'envoyai mon Charpentier prendre sur un bâtiment français, six matelots avec les cordages & les poulies de bronze que j'avais inutilement cherchées sur le vaisseau Amiral. Arrivés avec le Pacha, auprès de la coulevrine, nous ne tardâmes pas à voir paraître Hassan & ses vigoureux compagnons, également convaincus du succès que leur Chef m'avoit promis ; mais les trente premiers qui se précipitèrent au travail,

en entourant cette pièce qui pouvait à peine les contenir, réduisirent leurs camarades à n'être que spectateurs des vains efforts qu'ils firent pour la mouvoir. Cette première tentative fut renouvellée par d'autres hommes dont les efforts se trouvèrent également impuissans. Hassan, piqué des premières difficultés, s'étonne de la résistance qu'il éprouve, & venait d'avouer sa défaite, lorsque les six matelots que j'avais demandé, arrivèrent avec les outils nécessaires; tout fut bientôt disposé, & en moins d'un quart d'heure la pièce fut conduite sur sa plate-forme. Il restait à la mettre sur son affût, & ce fut alors que Hassan, ne croyant pas mes six matelots suffisans à beaucoup près pour cette manœuvre, m'offrit encore le secours des siens. A quoi bon, lui dis-je, à mon tour, quatre de mes gens suffisent. J'envoyai aussi-tôt cher-

cher une chèvre que j'avais fait conſtruire, & dont les Turcs ne connaiſſaient pas l'uſage. Ce ne fut pas non plus ſans une extrême admiration, qu'ils virent cette énorme pièce s'enlever avec facilité, ſous les efforts de quatre hommes ſeulement, & cette manœuvre très-peu remarquable par-tout ailleurs, fit un grand effet ſur Haſſan & ſes compagnons.

On a déja vu que l'Eſcadre Ruſſe en s'éloignant des boulets rouges que j'avais fait préparer, était allée former le ſiége de Lemnos ; cependant il ſe paſſait peu de nuits ſans que la terreur qui voit toujours ce qu'elle redoute, ne nous donnât quelque alerte, & lorſque les canons des premiers Châteaux qui prodiguaient leurs boulets au premier fantôme que les gardes croyaient voir, ſe faiſaient entendre, ceux des Dardanelles voyaient déja l'ennemi ſous

leurs batteries. Le désordre qui régnait alors, annonçait assez celui qu'aurait occasionné un danger réel. Ce fut aussi pour faire perdre aux Turcs l'habitude de s'effrayer inutilement, & leur procurer le moyen de distinguer leur ennemi, avant que d'en rien craindre, que je préparai des balles à feu pour les tirer à la première alerte. Cet expédient réussit au-delà de mes souhaits; & le moyen de porter promptement un grand foyer de lumière du côté de l'ennemi, persuada bientôt aux Turcs, que pouvant le voir sans en être vus, la nuit même leur était devenue favorable.

Les travaux étaient achevés, l'artillerie placée, les dépôts de munitions suffisamment garnis, & il ne me restait plus qu'à faire occuper les batteries; mais il me fallait avant tout, établir dans l'opinion publique, que dès

épaulemens de vingt-deux pieds d'épaisseur, garantissaient plus sûrement la vie des hommes que des murailles séches qu'on pourrait culbuter à la première volée : l'habitude avait prévalu, il me revenait de toutes parts que les troupes destinées aux batteries, ne s'y rendraient que pour avoir l'air d'obéir, & dans le ferme dessein de les abandonner à la première apparition de l'ennemi. Je me déterminai alors au choix d'un expédient qui aurait été souverainement ridicule s'il n'eut pas été le seul capable de convaincre l'ignorance. J'indiquai pour le lendemain, à dix heures du matin, l'épreuve des batteries. Je me rendis seul de ma personne à celle des Barbiers, en même-tems que mes gens furent occuper la batterie opposée, afin d'en pointer l'artillerie sur l'épaulement qui me couvrait, & la servir aussi-tôt que le bateau qui m'aurait mené se serait

mis à l'écart. La foule s'était rendue avec empressement à ce nouveau spectacle; & tous les boulets du calibre de trente-six, en s'enterrant dans l'épaulement, derrière lequel je m'étais placé, sans y causer aucun dommage, persuadèrent aux Turcs qu'ils pouvaient prendre ma place sans danger; ils montrèrent cependant une préférence marquée pour la batterie éprouvée; mais on parvint à leur persuader que toutes les autres avaient le même avantage. La disposition des ouvrages depuis l'embouchure du canal, jusqu'à la pointe de Nagara, où j'avais établi les dernières batteries, opposait aux ennemis des feux croisés & non interrompus pendant l'espace de sept lieues; je pouvais présumer d'ailleurs que n'ayant jamais essayé de forcer le passage, lorsque le canal était sans défense, les Russes avaient abandonné ce projet. Je sentis encore que ma

ma préſence à Conſtantinople ſerait plus utile qu'aux Dardanelles, pour la défenſe même des Châteaux, ſi je parvenais à y perfectionner la conſtruction des affûts & l'école de l'artillerie ; deux objets également intéreſſans & également négligés.

La petite rade de Nagara où plus de ſoixante bâtimens Européens étaient détenus, m'offrait la facilité de noliſer un bâtiment Français, ſur lequel je m'embarquai, & qui me conduiſit juſqu'à ſix lieues de Conſtantinople, où nous trouvâmes le vent contraire; mais j'avais trop d'impatience de ſuivre mes opérations pour céder à cette difficulté, & m'étant procuré un bateau grec armé de quatre rameurs, je me tranſportai à Conſtantinople. Mon premier ſoin fut de faire obſerver au Gouvernement, que ſi la Capitale n'avait plus à craindre l'apparition de la flotte Ruſſe, il n'était

pas moins utile pour sa tranquillité, d'empêcher les petits débarquemens que l'ennemi pouvait opérer dans le Golfe d'Enos; en effet, on n'avait pris aucunes mesures pour garder cette côte, & quoique ces incursions n'eussent eu d'autre objet que celui de ravager quelques villages, la disposition des esprits était telle, que la nouvelle du débarquement de deux cent hommes en grossissant le nombre jusqu'à son arrivée dans la Capitale, y aurait apporté le plus grand désordre. Ces considérations présentées de ma part au Grand-Seigneur, déterminèrent Sa Hautesse à élever son Sélictar à la dignité de Pacha à trois queues, avec le titre de Séraskier sur cette côte; mais j'appris bientôt que cet homme rendu à son poste, n'avait autour de lui que quelques valets plus capables de vexer le pays que de le défendre, & sur ce que je représentai

au Visir, l'inconvénient de se reposer sur un Général qui manquait de troupes. Tant pis pour lui, me répondit-il froidement; il est chargé de défendre la côte, si les ennemis débarquent, sa tête en répondra. Lorsqu'une semblable garantie paraît suffisante dans un Etat, rien sans doute ne peut le préserver des malheurs de la guerre, que la négligence de ses ennemis.

Ce n'est aussi qu'à cet avantage que la Porte dut les premiers succès de Hassan. Ce Turc que j'avais laissé aux Dardanelles, où l'on a vu qu'il faisait peu de cas des forces méchaniques, avait conçu le projet d'aller avec 4000 volontaires, sur des petits bateaux, & sans aucune artillerie, débarquer à Lemnos, pour en faire lever le siége, & faire partir la flotte Russe. Ce projet m'avait paru fou; on ne pouvait en effet le justifier qu'en présumant qu'aucune

frégate garde-côte en obſervation, ne ſe trouverait à portée de noyer ces avanturiers ; que leur débarquement s'opérerait aſſez ſecrétement pour que les troupes occupées du ſiége, n'en reçuſſent aucun avis ; que ſurpriſes par Haſſan, elles ne prendraient d'autre parti que celui d'une fuite honteuſe vers le Port S. Antoine ; que pourſuivies juſqu'au rivage, la protection de leur eſcadre, loin de les inviter à faire tête, ne leur inſpirerait que le deſir de s'y réfugier ; & qu'enfin, après les avoir fait s'embarquer dans le plus grand déſordre, Haſſan & ſes compagnons le piſtolet à la main, verraient de deſſus la plage une eſcadre de ſept vaiſſeaux de ligne, lever l'ancre avec précipitation. J'avais cru devoir combattre ce projet à Conſtantinople ; mais après l'avoir diſcuté avec le Viſir, il me répondit froidement, je conçois tout le

ridicule du plan que Haſſan propoſe, mais ce ſera 4000 coquins de moins, cela vaut bien une victoire. Ce ne fut que ſous ce point de vue qu'on lui permit d'agir, & c'eſt avec des moyens auſſi inſuffiſans que l'heureux Haſſan exécuta, ou plutôt vit opérer l'impoſſible.

Je m'étais ſervi des moyens ſecrets qui me rapprochaient du Grand-Seigneur, pour faire ſentir à ce Prince la néceſſité de pourvoir l'artillerie des Dardanelles, d'affûts mieux conſtruits, & de Canonniers plus habiles. L'armée Turque détruite, ou du moins totalement diſſipée à l'affaire de Craoul, avait déja fait penſer à Sa Hauteſſe que la promptitude du feu de l'artillerie Ruſſe, était le principal motif du découragement de ſes troupes; elle me fit demander ſi je pourrais former des Canonniers à ce genre d'exercice inconnu juſqu'alors aux

Turcs [1], & ſur ma réponſe, elle ordonna au Viſir & à ſes Miniſtres de conférer avec moi ſur cet objet, & de favoriſer tous les moyens que je croirais utiles.

Si dans le moment de la détreſſe où Conſtantinople ſe trouvait par l'incendie de la flotte Ottomane, les Miniſtres Turcs m'avaient vu avec plaiſir accepter une commiſſion qui marquait de la part du Grand-Seigneur, une confiance dont ils n'étaient pas jaloux, ils ne virent pas du même œil cette même confiance, s'étendre ſur des objets dont la manutention ſervait également leur avidité & celle de leurs protégés; cependant Sultan Muſtapha, était trop abſolu pour qu'on osât faire valoir contre moi la loi fanatique, ou

[1] Leur artillerie était ſi mal ſervie que dans le journal d'un ſiége, envoyé par les Turcs, ils annonçaient avec emphaſe, qu'après avoir paſſé toute la nuit à charger leurs canons, ils avaient fait un feu d'enfer le matin.

l'uſage abſurde qui ne permet pas aux vrais Croyans d'accepter les ſervices d'un Chrétien. D'ailleurs le premier pas était fait, & les Miniſtres qui commençaient à me jalouſer, ſe réduiſirent à exiger ſeulement que je gardaſſe l'incognito. Le nom du Grand-Seigneur employé pour me faire prendre le vêtement d'Interprête, ſous le ſpécieux prétexte que la populace verrait avec peine un Européen s'occuper des détails juſqu'alors confiés aux ſeuls Muſulmans, ne me perſuada, ni que le Grand-Seigneur avait eu cette ridicule prévoyance, ni que la populace, après m'avoir vu commander aux Dardanelles, me verrait, avec chagrin chargé d'opérations en apparence, bien moins importantes. Je crus cependant devoir céder un moment à la baſſe jalouſie des Miniſtres; je connaiſſais leur côté faible; le Grand-Seigneur voulait m'employer, il voulait

tout vivement, & ses Ministres redoutaient & son impatience, & l'opinion qu'il avait de leur incapacité. Ils craignaient sans doute aussi que je ne profitasse de mon crédit sur son esprit, pour opérer quelque mutation; mais si cette crainte justifiait le desir qu'ils avaient de m'éloigner, elle ne pouvait leur offrir qu'un danger éventuel, & cette crainte devait toujours céder à un danger plus pressant celui de mécontenter leur Maître; ce fut aussi, muni de cette arme qu'il dépendait de moi de tourner contr'eux, que je me rendis à la Porte, en prenant d'abord le maintien grave qui convenait à mon nouveau vêtement: j'écoutai froidement les différens objets que le Visir était chargé de traiter avec moi. L'école de promptitude était celui dont le Grand-Seigneur desirait, que je m'occupasse au plutôt. Je vis bien à la vivacité,

que le Visir mettait dans les instances qu'il me fit à cet égard, que le Grand-Seigneur ne lui avait pas laissé le choix des moyens que je devais employer; & continuant dans la seconde conférence, que j'eus le lendemain à ce sujet, d'affecter une nonchalance & une lenteur à me mouvoir, qui ne m'était pas habituelle, le Visir me demanda avec empressement, si j'étais incommodé, ou si j'avais quelque sujet de mécontentement capable de diminuer mon zèle. Rien de tout cela, lui dis-je, j'éprouve seulement l'effet physique de la robe que vous m'avez fait prendre, elle invite au repos, une sorte d'apathie qu'elle procure, sans doute, commence à me gagner, & si vous persistez à vouloir que je la conserve, je serai bientôt au niveau de tout ce qui vous entoure. Vous croyez donc, me dit en riant le premier Ministre, que notre habit nuit

à notre activité ? Cela pourrait bien être, continua-t-il ! Quoi qu'il en soit, comme le Grand-Seigneur connaît la vôtre, désire en faire usage, & s'en prendrait à nous, s'il la voyait diminuer, vêtissez-vous commodément, demandez-nous ce dont vous avez besoin, & faites, je vous prie, la plus grande diligence, pour préparer l'essai du tir de promptitude dont le Grand-Seigneur veut être témoin. La Porte m'envoya le lendemain matin un Officier d'Artillerie en habit de cérémonie, chargé de m'accompagner par-tout, de me précéder le bâton à la main, & de veiller à ma sûreté, ainsi qu'à ma libre entrée dans les fonderies, dans les arcenaux & autres lieux où je pourrais avoir besoin.

Je trouvai heureusement deux petites pièces de quatre prises sur les Russes, dans la guerre qui avait précédé le

traité de Belgrade, mais il fallait les faire monter & outiller; la néceſſité de former des ouvriers à ce nouveau genre de travail, me rendit ce premier eſſai d'autant plus pénible, & d'autant plus fâcheux, que la peſte qui enleva cette année 150 mille ames à Conſtantinople, était alors dans ſa plus grande force. Obligé de diriger moi-même les ouvriers, dont pluſieurs étaient attaqués de cette maladie, je n'avais pour m'en préſerver, que l'odeur ſalubre des forges, j'y ajoutais la précaution de n'employer que le bout de ma canne, pour diriger l'ouvrage, & ce qui, peut-être, contribua plus que tout cela à me préſerver de ce fléau, ce fut de ne jamais me livrer aux funeſtes idées qu'il préſente.

Les Juifs qui s'emparent toujours de l'induſtrie qu'on néglige, ou qu'on mépriſe, ſont à Conſtantinople, en poſ-

ſeſſion de tous les ouvrages où l'on emploie le poil de cochon, ils me ſervirent utilement pour la fabrication des fouloirs. Je travaillais trop en public, pour que la moindre de mes opérations ne fût pas connue ; mais j'ignorais ce qu'elles pouvaient avoir de ſcandaleux. On m'avait annoncé que le Grand-Seigneur devait aſſiſter aux premières leçons que je donnerais au détachement de 50 Canonniers Turcs, deſtinés à être mes élèves. Cependant le Viſir prévenu que ma petite artillerie était prête, fit dreſſer ſes tentes à Kiathana (lieu de l'école), & j'appris alors qu'au lieu de la viſite du Grand-Seigneur, je n'aurais que celle de ſes Miniſtres. Je m'y rendis de grand matin, pour recevoir cette petite Cour. Le Chef de l'artillerie m'avait précédé, & me fit ſaluer en arrivant ; il voulait ſans doute, par des politeſſes dont je ne me méfiais

pas, masquer la petite trahison qu'il m'avait préparée, & que je ne pouvais prévoir.

L'ordre établi pour la marche des Ministres de la Porte, devait faire arriver tous les subalternes à la suite du Grand-Visir, & je commençai à soupçonner quelque avanie, en voyant paraître d'abord le Grand-Trésorier. Je m'avance à sa rencontre : Où sont les pièces que vous avez fait préparer, me dit-il, avec un air préoccupé ? Là, lui répondis-je, au milieu de cette foule qui les entoure ; en effet, plus de dix mille ames étaient sorties de la Ville pour voir cette nouvelle manière de tirer le canon ; ce ne fut pas non plus sans difficulté que nous pénétrâmes au travers d'une populace qui ne connaît aucuns égards, & qui ne cède jamais qu'à la violence. La première observation du Grand-Trésorier, m'éclaira sur la chi-

cane qu'on voulait me faire. Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, me dit-il, en montrant les fouloirs garnis en broſſe, pour ſervir d'écouvillon? Je feignis de ne pas appercevoir le but de cette queſtion. C'eſt un fouloir, lui répondis-je: Fort bien, me répliqua-t-il; mais je vous demande ce qui l'environne?

LE BARON.

C'eſt l'écouvillon.

LE TRÉSORIER.

Ce n'eſt pas non plus cela que je vous demande. Il ſemble que vous ayez oublié le Turc; mais je vais m'expliquer plus clairement, de quoi eſt compoſée cette broſſe?

LE BARON.

J'ai pu ne pas vous entendre; mais

il me ſemble que vous n'avez beſoin que de vos yeux pour voir que c'eſt du poil.

LE TRÉSORIER.

C'eſt auſſi ce que j'apperçois très-diſtinctement, mais il reſte à ſavoir quelle ſorte de poil.

LE BARON.

Oh ! puiſque vous voulez que je vous le nomme, c'eſt du poil de cochon, le ſeul propre à cet uſage.

LE TRÉSORIER.

Et voilà préciſément celui dont nous ne pouvons nous ſervir.

LE BARON.

Il faudra cependant bien vous y réſoudre, & ſi pour vous y autoriſer, le

Fedfa du Mufti eft néceffaire, je me charge de l'obtenir.

Ici la foule qui nous entourait & qui avait déja murmuré fourdement, éclata par le cri général de *Dieu nous en préferve.* Le grand Tréforier en pâlit, & me prenant par le bras, de grace, me dit-il d'une voix tremblante, ne prononcez pas le nom du Mufti. Voulez-vous nous faire mettre en pièces ? Mais j'étais fi animé contre tant d'abfurdités, que fans égard pour cet avis, je dis en élevant la voix : A quoi fert ce ridicule tintamare pour du poil de cochon, lorfque toutes vos mofquées en font pleines. Ce dernier mot que je n'avais pas lâché fans motif, mit le comble à l'agitation du peuple & à l'effroi du grand Tréforier, qui croyait déja voir enfanglanter la fcène. Je montai auffi-tôt fur l'affût d'un canon, d'où regardant la foule dont les murmures fanatiques avaient redoublé,

blé, le mot ſilence que je prononçai fortement, & dont elle fut étonnée, me tint lieu du droit de lui en impoſer. Profitant auſſi-tôt du calme momentané que j'avais opéré : n'y a-t-il pas parmi vous, m'écriai-je, quelque Peintre ? qu'il paraiſſe, & nous juge. Un vieillard vénérable éleve alors la voix, je ſuis Peintre, me dit-il, que voulez-vous ? Je veux, lui repliquai-je, ſi vous êtes bon Muſulman, que vous diſiez la vérité, en répondant aux queſtions que je vais vous faire. Pendant cette ſcène, le grand Tréſorier que j'avais également étonné, s'était un peu remis de ſa frayeur, & ſoupçonnant que j'avais envie de me ſervir du Peintre pour nous tirer d'affaire, il le fit approcher, & lui ordonna d'être exact dans ſes réponſes.

LE BARON *au Peintre.*

Avez-vous peint l'intérieur de quelque Moſquée ?

LE PEINTRE.

Plusieurs, & des plus considérables.

LE BARON.

De quels outils vous êtes-vous servi ?

LE PEINTRE.

De plusieurs couleurs.

LE BARON.

Souvenez-vous que vous êtes Musulman, que vous devez hommage à la vérité. Pourquoi tergiversez-vous ; la couleur n'est pas un outil, c'est un moyen ; vous vous serviez de brosses ; de quoi sont faits ces gros pinceaux ?

LE PEINTRE.

Ils sont d'un poil blanc. Nous les

achetons tous faits, & nous ne les préparons pas.

LE BARON.

Vous savez cependant de quel animal est ce poil, & c'est ce qu'il faut me dire?

LE TRÉSORIER *au Peintre.*

Oui, tu dois dire la vérité; il est important de la savoir.

LE PEINTRE *au Trésorier en élevant la voix.*

En ce cas, Seigneur, je la dirai, tous nos pinceaux sont de poils de cochon.

LE BARON *au Peintre.*

Fort bien; mais ce n'est pas tout, qu'est devenu le poil, après vous être servi de vos pinceaux; & la Mosquée achevée, qu'avez-vous rapporté au logis?

LE PEINTRE.

Ma foi, je n'y ai rapporté que les manches, & le poil est resté au mur.

LE BARON.

Vous voyez donc que puisque le poil de cochon ne souille pas vos Mosquées, il n'y a nul inconvénient à vous en servir contre vos ennemis.

Le cri de *louange à Dieu*, fut la réponse que le peuple fit unanimement, & le grand Trésorier saisi d'une joie d'autant plus vive qu'elle succédait à la crainte, se débarrasse aussi-tôt d'une superbe pelisse de martre de Sibérie, la jette à terre, s'empare d'un des fouloirs, le fait jouer dans l'ame de la pièce : allons, mes amis, dit-il, servons-nous de cette nouvelle invention pour le salut & la gloire des vrais Croyans.

Le ridicule dénouement de cette

ſcène était ſans doute digne de ſon ſujet. Le Tréſorier était content, le peuple était enchanté ; mais cette preuve de leur commune ineptie m'aurait déterminé à les y abandonner, ſi les difficultés même n'avaient pas été pour moi une ſorte d'aiguillon auquel il m'était impoſſible de réſiſter. La ſcène qui venait de ſe paſſer, racontée au Viſir & aux autres Miniſtres, à leur arrivée, les diſpoſa aux applaudiſſemens qu'ils donnèrent à l'agilité des Canonniers, dont la promptitude ſe réduiſit cependant dans ce premier eſſai à tirer cinq coups par minute. C'était ſans doute beaucoup pour des Turcs, & l'on pouvait ſe flatter que des hommes plus jeunes que ceux que l'on m'avait donné, n'auraient beſoin que d'être exercés pendant quelques tems pour arriver au degré de perfection deſiré. Pluſieurs Turcs, ſpectateurs, offrirent même de s'engager ; mais tout le monde blâ-

mait les fouloirs recourbés, & croyait qu'en ſimplifiant cet inſtrument l'on ajouterait à la promptitude. Cette obſervation populaire avait déja paſſé juſqu'à la tente du Viſir, lorſque je m'y rendis. Ma petite troupe m'y avait ſuivi, & le grand Tréſorier toujours preſſé de parler, ouvrit l'avis d'employer le fouloir droit comme le plus facile. Je combattis cette propoſition en démontrant le danger auquel les Canonniers ſeraient expoſés. Bon, reprit-il, avec gaieté, quelques Canonniers de plus ou de moins, qu'importe, pourvu que le Grand-Seigneur ſoit bien ſervi. Ce propos me parut ſi indécent, & cette occaſion ſi favorable pour me venger de ce Miniſtre, & m'établir avantageuſement dans l'eſprit du peuple, qu'élevant la voix de manière à être entendu des Canonniers qui bordaient la haie devant la tente, je lui répon-

dis que ne pouvant ſéparer les intérêts du Grand-Seigneur de la conſervation de ſes ſujets; je ne me permettrais jamais de les traiter auſſi légérement, & que je renoncerais plutôt à la gloire de le ſervir que d'avoir à me reprocher le moindre accident. Cette courte harangue en excitant un murmure ſubit parmi les Canonniers & parmi le peuple amaſſé en foule derriere eux, força les applaudiſſemens du Viſir; & lorſque je ſortis pour faire recommencer l'exercice, la troupe des Canonniers encore échauffée de ce qu'elle venait d'entendre, m'entoura avec précipitation, m'enleva de terre, rendit graces à Dieu de ma réponſe, & dit à pluſieurs repriſes, & à très-haute voix: Eh, qu'importe, quelques Tréſoriers de plus ou de moins, pourvu que le Grand-Seigneur ſoit bien ſervi.

La ſeconde repriſe de l'exercice était à peine terminée que le Viſir me fit

prier de venir lui parler. Votre essai a si bien réussi, me dit-il, que nous ne pourrons plus douter du succès lorsque vous aurez pris toutes les mesures nécessaires, & sur lesquelles nous demanderons les ordres du Grand-Seigneur; mais comme il est d'usage que les Bureaux soient fermés, lorsque nous nous absentons de la Porte; que nos sorties sont d'ailleurs une espèce de récréation dont nous jouissons rarement & que nous prolongeons volontiers, je desirerais que vous fissiez tirer ces Canonniers au blanc, vous resterez avec nous pendant ce temps, nous causerons, tout cela nous amusera. Une butte que j'avais fait construire, & qui se trouvait en face de la tente du Visir, lui avait sans doute fourni cette idée. Je lui objectai en vain que les pieces étaient trop courtes, qu'elles serviraient mal l'objet qu'il se proposait, & qu'aucun boulet ne tou-

cherait la butte où il n'y avait d'ailleurs qu'un ſeul piquet pour en déterminer le centre. Cela eſt égal, me répliqua-t-il, ils feront du bruit, c'eſt tout ce qu'il nous faut. Les pièces furent auſſi-tôt traînées devant la tente du Viſir, d'où nous nous amuſâmes pendant quelque temps à obſerver les coups, qui, comme je l'avais prévu, donnaient tantôt à droite, tantôt à gauche. Pendant cette occupation qui ſuffiſait à l'amuſement des Miniſtres d'un grand Empire, le Tréſorier toujours prêt à ſe diſtinguer, & qui n'avait ceſſé d'accuſer les Canonniers de manquer d'adreſſe, nous annonce qu'il va eſſayer la ſienne. Auſſitôt, il ſe lève, ôte ſa péliſſe, retrouſſe ſes habits, s'empare d'une pièce, & ſe faiſant aider d'un de ſes ſervants, met tous ſes ſoins à la bien pointer; curieux de l'examiner de plus près, & d'épier quelque nouvelle occaſion de le punir de

l'aventure du matin, je m'étais levé pour me rapprocher de lui, je fis ſigne au maître Canonnier de lui préſenter la mêche pour m'amuſer de l'embarras qu'il aurait à s'en ſervir. La main lui tremblait ſi fort, qu'il ne put jamais la diriger ſur la poudre. Quoi donc, lui dis-je, vous venez donner des leçons, & vous avez peur? Je me ſaiſis en même-tems de ſa main, que je dirigeai ſur l'amorce; mais il avait pointé ſi haut, qu'on ne put obſerver la direction du boulet. Vous êtes auſſi mal adroit que les autres, lui dit le Viſir, lorſque nous rentrâmes, & je ſuis certain qu'il n'y a que Tott qui puiſſe nous donner des leçons; m'adreſſant en même-tems la parole: vous devriez bien, continua-t-il, montrer au Tréſorier comment on touche la butte. Je ne ſerais pas plus heureux, lui répondis-je, & tandis qu'il inſiſte, & que je me défends d'une

épreuve dont le réſultat pouvait leur faire penſer que je n'en ſavais pas plus qu'eux, le premier Interprête du Roi qui m'avait accompagné à Kiathana, me dit en Français : pourquoi ne pas eſſayer ? Vous toucherez peut-être. Le Viſir remarque à ſes geſtes qu'il m'invite à le ſatisfaire. Il redouble ſes inſtances, & me réduit enfin à la néceſſité de pointer une piece. Mais j'étais ſi certain de perdre le boulet, qu'excepté de placer la pièce dans la direction du but, je ne pris aucun ſoin pour en aſſurer le coup. Cependant on admire ma promptitude ; le Canonnier apprête ſon boute-feu, tous les yeux ſont attentifs, le coup part, & je partage véritablement l'étonnement de tout le monde, en voyant couper le piquet qui déſignait le centre de la butte. Le cri de Machalla [1] retentiſſait

[1] *Machalla : (ce que Dieu a fait)*, expreſſion de la plus grande admiration.

de toutes parts. Le premier Interprête s'applaudiſſait de ſa prophétie, & le Viſir auquel je voulais perſuader que c'était un coup de haſard, me dit avec le ſourire d'un homme qui croit avoir pénétré un grand myſtère : ſoit ; c'eſt un haſard ; mais cette épreuve ſuffit, nous n'en voulons pas d'autre, & ne doutons pas que le haſard ne vous favoriſe toujours. Je fis de vains efforts pour diſſiper un préjugé auſſi ridicule ; mais cette journée ſemblait deſtinée à me dévoiler l'ignorance des Turcs. Cependant j'obtins l'avantage d'avoir écarté les difficultés qu'elle voulait oppoſer aux innovations, & celui de m'être emparé de la multitude.

Le Grand-Seigneur auquel on rendit compte de ce premier eſſai, donna ordre auſſi-tôt de faire parvenir à ſon armée des Canonniers inſtruits, & toutes les choſes néceſſaires à cette nouvelle in-

vention. L'eſprit de cet ordre n'était pas douteux, mais on ſe contenta d'obéir à la lettre. Pluſieurs balles de chalons Anglais achetés pour faire 20000 ſacs à cartouches, fournirent de jolis habits d'été à ceux qui inſpectaient le travail; cinquante pièces de 4, mal fondues, mais accompagnés de nouveaux fouloirs, furent embarquées ſans affûts, parce que l'ordre n'en avait pas parlé. Les cinquante Canonniers eurent ordre de les accompagner à Varna, où il durent laiſſer leurs canons enſablés ſur le rivage, faute de moyens de les tranſporter, & ce fut là tout le fruit de la ponctualité des Miniſtres du Grand-Seigneur. Ce Prince ne tarda pas à être inſtruit du peu de ſuccès des ſoins qu'il ſe donnait, & le Viſir qui commandait l'armée, ayant repréſenté à Sa Hauteſſe la néceſſité de le pourvoir de pontons & de gens inſtruits dans l'art de les employer, (mé-

thode jusqu'alors inconnue aux Turcs), Sultan Mustapha, me chargea de cette besogne. Il voulut aussi qu'elle me fut entièrement abandonnée.

Assuré par une longue expérience de la déprédation des sommes destinées aux dépenses utiles, ce Prince exigea sur-tout que la Trésorerie ne comptât qu'avec moi seul, des frais que mon travail pourrait occasionner. Vous pouvez, me dit le Visir, prendre l'argent qui vous sera nécessaire, il vous sera remis sur votre simple quittance ; & ce témoignage de la confiance de notre Empereur doit d'autant plus vous flatter qu'il ne l'accorde à aucun de nous. J'en prise infiniment le motif, lui repliquai-je, mais je ne me permettrai jamais d'en user, & plein de zèle pour tout ce qui peut intéresser le service de Sa Hautesse, je ne me refuse qu'au maniement de ses deniers. Le Tefterdar & le Reis-Effendi

appellés à la conférence que j'avais avec le premier Miniſtre, relativement à la fabrication des pontons, ſe réunirent à lui pour me preſſer de m'occuper de ce travail ſans reſtriction; mais je perſiſtai à demander la nomination d'un homme de confiance uniquement chargé de la comptabilité. Un homme de confiance, reprit le Viſir avec vivacité ! où le trouver? pour moi je n'en connais point. En connaiſſez-vous, continua-t-il en s'adreſſant au grand Tréſorier? Non, Seigneur, répondit celui-ci. Le Viſir ſe tournant enſuite du côté du Reis-Effendi : & vous, pouvez-vous nous en indiquer? moins que perſonne, répondit-il en riant, je ne connais que des fripons. Vous voyez, me dit alors le premier Miniſtre, que vous exigez l'impoſſible : voilà à quoi nous ſommes réduits; mais il y a un parti à prendre, c'eſt en abattant beaucoup de têtes qu'on peut

remédier au désordre. Je fus d'autant plus révolté de cette solution, que ces juges si sévères pour les délits des autres en étaient la véritable cause; & ne pouvant résister au désir de leur en donner la preuve, en leur citant un exemple récent : je sais, répliquai-je au Visir, que votre Altesse est dépositaire de l'autorité Souveraine; mais par cela même que cette autorité émane de Dieu, vous ne pouvez en user qu'avec justice. Croyez-vous donc, interrompit-il, qu'on s'en écarte en punissant les voleurs? Oui sans doute, repris-je, lorsque les vols sont autorisés, ils cessent d'être punissables. De quel droit, par exemple, pourriez-vous sévir contre les déprédations de l'Inspecteur des frontières, que vous avez fait partir la semaine dernière, chargé d'examiner & de certifier l'approvisionnement des Places? Sa nomination lui a couté vingt bourses, son

ſon équipage & ſes frais lui auront coûté autant, aucun appointement n'eſt attaché à ſes fonctions, n'eſt ce pas donner un conſentement tacite à l'eſpoir que cet homme a conçu de doubler ſa miſe ? Serait-il juſte de le rechercher ſur les abus qui en réſulteront [1]. Sultan Soliman de glorieuſe mémoire, ajoutai-je, en établiſſant des ſurveillans ſur tous les objets de l'adminiſtration, leur avait aſſigné des appointemens proportionnés à leurs emplois; il avait auſſi le droit de les punir. Supprimer les émolumens légitimes, c'eſt autoriſer la rapine, qui les remplace. Payez le Tréſorier que je vous demande, je répondrai de ſon honnêteté. Pendant cette harangue mes auditeurs ſe regardaient, & le Viſir,

[1] C'eſt ſur le rapport d'une inſpection faite ſur les mêmes principes, que, pendant la négociation de Belgrade, la Porte aſſurait M. de Villeneuve que la Fortereſſe d'Oczakow était parfaitement approviſionnée; elle fut priſe peu de tems après faute de munitions néceſſaires à ſa défenſe.

loin de rien objecter, dit à ses collégues: je ne croyais pas qu'il nous connût si bien. On décida ensuite que, puisque je persistais à avoir un acolyte pour la manutention des deniers, on proposerait au Grand-Seigneur de nommer à cette place Chamlu-Hussein-Effendi. On lui donnera des appointemens, mais, ajouta le Visir en riant, nous ne vous conseillons cependant pas d'en répondre.

Le Grand-Seigneur avait trop d'empressement de me voir occupé de la fabrication des pontons, pour me faire attendre la nomination du nouvel Intendant, & Chamlu-Hussein qui avait suivi le dernier Ambassadeur Turc en France, me donna bientôt l'occasion de juger que le Visir ne l'avait pas choisi pour diminuer les dépenses que mon travail allait occasionner. J'établis mes atteliers à l'arsenal, & tandis que

j'y ſurveillais la conſtruction des carcaſſes, le corps des chaudronniers chargé de préparer les feuilles de cuivre, m'apportaient journellement des échantillons qui prouvaient plus de mauvaiſe foi que de mal-adreſſe. Le talent que ces ouvriers ont de manier le cuivre eſt en effet ſi connu, que, ne ſoupçonnant pas leur véritable motif, je perſiſtai à exiger d'eux un travail auquel je ſavais qu'ils pouvaient ſuffire, & ces malheureux réduits au déſeſpoir, & ne pouvant s'expliquer en préſence de l'Intendant, ſe déterminèrent à réclamer ſécrètement mon humanité, pour ſe mettre à l'abri de la véxation dont ils étaient menacés. Le chef de cette communauté, député vers moi, m'avoua que la mal-adreſſe de ſes compagnons n'était que feinte. Vous avez déja, me dit-il, deviné une partie de notre ſecret, je viens vous confier le reſte. La Porte

veut nous assujettir au prix du Miry [1]. Nous sommes ruinés, si vous nous employez ; nous serons sévérement punis, si vous vous plaignez. Notre sort est entre vos mains. Ces deux écueils étaient embarrassans ; mais je n'hésitai cependant pas à les en garantir, & prétextant l'avantage qui résulterait de la légéreté des pontons, j'annonçai le lendemain à la Porte que je les ferais garnir en cuir. C'était sans doute rejetter sur le corps des Tanneurs la vexation dont je préservais celui des Chaudronniers ; mais le bon marché de ce dernier expédient la rendait moins onéreuse.

Une compagnie de Jénissaires uniquement attachée au service des pompes, & casernée dans l'enceinte de l'arsenal,

[1] Le Miry ou fisc chez les Turcs a imposé la loi barbare & jamais économique de soumettre les travaux publics à un taux si bas, que cette vexation y produit constamment le double effet de ruiner le vendeur & l'acheteur.

m'offrait un grand nombre d'ouvriers accoutumés par le travail des tuyaux de cuirs à celui qui m'était néceſſaire pour coudre & préparer le doublage des pontons. Le chef de cette compagnie eut ordre de me ſeconder ; c'était une véritable aubaine pour lui, elle me valut ſa bienveillance & anima ſon zèle. J'étais occupé des différens objets que ce travail exigeait, & le Grand-Seigneur me preſſait d'établir quelques pontons ſur la rivière de Kiathana [1], afin d'eſſayer ſi cette ſorte de pont que l'ignorance ne ceſſait de calomnier, ſuffirait effectivement au tranſport de l'artillerie. J'allais journellement à l'arſenal, & je

[1] Un moulin à papier, anciennement établi ſur cette riviere, lui a donné ſon nom ainſi qu'à la prairie qu'elle parcourt. Cette petite riviere qui a ſon embouchure au fond du Port de Conſtantinople, qu'on nomme auſſi les eaux douces, eſt ſur-tout célébre par le Palais que Sultan-Achmet fit bâtir ſur ſon cours à trois quarts de lieue de la Capitale. Il ne ſert plus au Grand-Seigneur que pour quelques parties de

m'y rendais un matin par un verglas si dangereux, que, malgré toutes précautions, je ne pus éviter une chûte qui me foula le pied gauche. Je ne sentis d'abord qu'un grand engourdissement; & je me faisais soutenir par mon Laquais pour continuer ma route, lorsqu'après quelques pas, les douleurs se dévelopèrent si vivement, que j'eus peine à gagner la caserne des Jénissaires pompiers, par une porte de leur jardin que je trouvai heureusement ouverte. Le Colonel n'y était pas, mais les Officiers & les Soldats ne montrèrent pas moins d'empressement à me prêter tous les

plaisir, ou pour assister aux exercices d'Artillerie qu'on y a établi; mais on y voit encore les Cascades qui décoraient ce Palais. On apperçoit aussi sur les deux côtes qui bordent le vallon les débris des bâtimens que l'on y avait construit pour loger les Grands. Cette grossiere imitation du Château de Marly, dont l'idée avait été fournie par le pere du dernier Ambassadeur Turc, a été détruite par les rebelles qui détronèrent Sultan-Achmet.

ſecours dont ils croyaient que j'avais beſoin ; l'un m'offrait du café, l'autre une pipe, celui-ci à manger : aucun d'eux n'imaginait ce qui pouvait m'être véritablement utile. Quoique je fuſſe preſque évanoui, j'eus aſſez de connaiſſance pour appercevoir qu'avec de tels Médecins je ne pouvais, ſans le plus grand danger, céder à l'excès de mes douleurs. Je raſſemblai mes forces, je me fis déchauſſer pour plonger mon pied dans l'eau froide ; & les Jéniſſaires qui n'auraient pas deviné ce reméde, n'ayant pas d'autre vaſe, m'apportèrent la marmite de la compagnie [1]. Ce bain à la glace était ſans doute le ſeul moyen

[1] La conſidération dont jouit la marmite des Jéniſſaires, ne peut être comparée qu'à celle que nous accordons aux drapeaux. Elle eſt au degré de deshonorer la troupe qui ſe la laiſſerait enlever par l'ennemi. C'eſt auſſi, d'après ce préjugé que le Colonel eſt nommé Donneur de ſoupe, que le Major eſt appellé Chef-de-Cuiſine, & que les marmitons & le porteur d'eau en ſont les Aides-Majors.

de me procurer un bien éventuel; mais il augmenta les douleurs du moment à tel point, que pendant trois quarts d'heure que j'y restai jusqu'à l'arrivée d'une chaise à porteurs que j'avais envoyé chercher, je ne pus me préserver de l'évanouissement qui me menaçait à chaque instant, qu'en respirant du vinaigre, & en me faisant jetter de l'eau au visage; les Jénissaires ne concevaient pas que j'accordasse une préférence à ces secours, sur le vin & le café qu'ils ne cessaient de m'offrir. L'accident qui venait de m'arriver avait eu trop de témoins, pour que le bruit ne s'en répandît pas promptement. A peine étais-je chez moi, que le Visir me fit témoigner l'intérêt qu'il y prenait. Le Grand-Seigneur eut même la bonté d'envoyer savoir de mes nouvelles; mais ce Prince était trop actif, pour m'accorder le repos dont j'avais besoin:

il me fit presser de suivre les travaux; & l'invitation de me faire porter & de ne négliger aucun des moyens qui pouvaient assurer ma guérison, prouvait seulement qu'il était impatient de voir les pontons.

Je me rendis le troisième jour de ma chûte à mes atteliers, & le pont ne tarda pas à être établi sur la rivière de Kiathana, vis-à-vis le Kiosk du Grand-Ecuyer. Sultan Mustapha voulut juger par ses propres yeux du succès de cette entreprise. Il donna ordre à l'Arrabadgi-Bachi [1], de conduire au nouveau pont quatre pièces de canon, & sa Hautesse me fit avertir en même-temps de m'y

[1] Le Chef des charrois : cette charge fut établie par Sultan-Soliman, qui fonda en même tems l'entretien de 4000 chevaux pour le tirage de l'artillerie ; mais les biens domaniaux destinés à cette dépense ayant été successivement concédés à des particuliers qu'on voulait favoriser, toute redevance fut bientôt méconnue, & les pièces de canon furent trainées à Kiathana par les chevaux qu'on enleva des moulins.

trouver après la prière du matin, ainsi que Chamlu-Hussein-Effendi. Nous y étions à peine arrivés, que nous vîmes paraître un bateau à trois paires de rames, semblables à ceux dont le peuple se sert journellement, mais tellement connu que nos bateliers ne s'y trompèrent pas. En effet il aborda, & nous en vîmes sortir le Grand-Seigneur vêtu comme un Oda-Bachi [1]; il était accompagné de deux de ses gens déguisés en Jénissaires. Ceux-ci se mirent à l'écart en arrivant, & s'y tinrent constamment, pendant que Hussein & moi accompagnions Sultan Mustapha sur le pont dont il examina la structure avec beaucoup de soins. Il fit ensuite passer l'artillerie à plusieurs reprises, & ne négligea aucun des détails qui pouvaient

[1] Chef de chambrée : cette charge militaire équivaut à celle de Capitaine, & chez les Turcs les différentes formes de turban y distinguent tous les états & tous les grades.

l'éclairer ſur la manière de tranſporter & d'établir ces ponts militaires. Ce Prince qui me tenait depuis long-temps debout, s'appercevant que je ſouffrais, me parla avec intérêt de l'accident qui m'était arrivé, & mon acolyte, croyant faire ſa cour à ſon Maître, en faiſant valoir mon activité, inſiſtait ſur la fatigue dont je l'accablais, & ne démontrait que ſon inertie. Vous ne ſavez donc pas, lui dit le Grand-Seigneur, pourquoi cette différence entre vous deux : je vais vous l'expliquer. Lorſque Tott eſt venu au monde, il eſt tombé ſur ſes deux pieds, s'eſt mis à courir ; & vous, Huſſein, vous êtes tombé ſur le cul, & vous y êtes reſté. Si cette apoſtrophe humilia le courtiſan, il en fut bientôt conſolé par l'ordre de diſtribuer à mes gens un ſac de ſéquins [1],

[1] Le ſéquin eſt une monnaie d'or ; mais il y en a de diffé-

que ſon Maître lui donna en allant s'embarquer. La vivacité avec laquelle Sultan Muſtapha s'approcha de ſon bateau, ne lui ayant pas permis d'appercevoir une marche en ſortant du Kiosh, le faux pas qu'elle lui fit faire, l'aurait expoſé à une chûte dangereuſe, ſi nous ne nous fuſſions pas empreſſés de le ſoutenir. Tandis que ce Prince en s'embarquant, applaudiſſait au ſuccès du nouveau pont, & m'engageait à preſſer les travaux qui pouvaient aſſurer à ſon armée l'avantage d'avoir des pontons, je voyais Huſſein uniquement occupé à crever le petit ſac de ſéquins qu'il tenait dans ſa poche [1], afin de les mêler

rentes valeurs. Le ſéquin le plus en uſage vaut à peu-près 7 liv. de notre monnaie.

[1] Les Turcs ont toujours les habits de deſſous croiſés & fixés par une ceinture qui retient tout ce qu'ils placent ſous ces revers, entre la doublure deſquels il y a des poches ménagées pour les montres, l'argent & autres effets qu'ils ſoignent plus particuliérement.

avec ceux qui lui appartenaient : de cette manière, confondant ſa généroſité avec celle du Prince, mon collégue ſe contenta de diſtribuer dix ſéquins à chacun de mes gens, & crut pouvoir en sûreté de conſcience s'en réſerver au moins deux cent pour ſon compte.

Le Viſir & les Miniſtres de la Porte ne virent pas ſans jalouſie le rendez-vous que je venais d'avoir avec leur Maître, & ſous le ſpécieux prétexte de conſerver au peuple le ſpectacle d'une invention auſſi utile que nouvelle pour Conſtantinople ; mais en effet dans la ſeule vue de faire pourrir les pontons, ils ordonnèrent que ce pont demeurât juſqu'à nouvel ordre. Cependant le ſoin des ouvriers qui le veillaient, empêcha l'effet de cette baſſe jalouſie ; le peuple en profita ; le pont fut pendant quarante jours le but de ſes promenades, & la néceſſité de rendre à la riviere ſa navigation

contraignit les Ministres à attendre une autre occasion pour me nuire.

J'étais convenu avec le Grand-Seigneur que l'on accompagnerait les cinquante pontons destinés pour l'armée, d'un nombre suffisant d'hommes capables de s'en servir, & d'un chef assez instruit pour les bien commander; mais cette instruction si nécessaire fut précisément l'article négligé. On embarqua tout l'attirail, tout s'achemina vers l'armée, & le chef des Pontonniers s'y rendit avec sa troupe, sans avoir daigné faire connaissance ni avec moi, ni avec les pontons.

Ces différens envois ne servaient qu'à encombrer le Port de Varna, & le Grand-Visir laissa bientôt dans l'oubli ce qu'il avait demandé à la Porte avec le plus d'instance.

L'armée Ottomane croupissait également à Babagdag où son camp fut établi

pendant près de trois ans. L'approviſionnement que l'ignorance des Généraux n'aurait pu calculer, & que l'arrivée imprévue d'une multitude de volontaires rendait incalculable, en préſentant ſucceſſivement l'abondance ou la diſette, le gaſpillage ou les plaintes, accrurent l'indiſcipline au degré de braver l'autorité qui n'avait pas ſu la maintenir; le deſpotiſme dont l'art n'eſt pas de conſerver, mais qui excelle toujours dans celui de détruire, s'empreſſa de donner à Abdi-Pacha la place de Jéniſſaire-Aga, afin de remettre la haute police de l'armée entre les mains d'un homme dont la réputation était celle d'un bourreau. Son premier ſoin fut auſſi de faire creuſer de grands puits, & ſon occupation journalière de les remplir de ſoldats qu'il faiſait étrangler ſur le moindre prétexte & ſans aucun examen. Abdi-Pacha n'était pas depuis trois mois en place que le

public lui reprochait déja la mort de plus de trente mille hommes, & que le Gouvernement s'applaudiſſait d'avoir trouvé un expédient auſſi efficace pour aſſurer le bon ordre & l'abondance. Les moyens que les Turcs emploient pour ſurprendre leur ennemi, ne ſont pas moins étranges. On a vu le Grand-Tréſorier, commandant un détachement de nuit, ſe faire éclairer par la flamme des bois réſineux, diſpoſés à cet effet dans des réchauds de fer fixés au bout de longues perches. Abdi-Pacha fut ſurnommé le faiſeur de puits, & le Grand-Tréſorier ne fut plus déſigné que ſous le nom du flamboyant.

Quelque fut l'ignorance des Turcs, il n'était pas moins vrai qu'il manquait à leur armée une artillerie de campagne, dont les plus grands talens n'auraient pu ſe paſſer. On ne pouvait employer les fonderies déja établies. Tout le

travail

travail ſe faiſait dans des fourneaux d'Uſine [1], & le bronze calciné d'abord par l'action des ſoufflets, & réfroidi enſuite au fond des baſſins, n'arrivait qu'en pâte dans les moules, dont la défectuoſité ajoutait un vice de plus aux pièces qui en ſortaient. Je propoſai l'établiſſement d'un fourneau de réverbère, celui d'une machine à forer les pièces. Le projet de fondre ſans ſoufflets, de couler plein, de forer enſuite, fit rire les fondeurs Turcs. Mais le Grand-Seigneur m'avait accordé ſa confiance; il chargea ſes Miniſtres de conférer avec moi ſur cet objet, & ceux-ci ne s'occupèrent bientôt qu'à faire échouer mon entrepriſe. Le premier moyen qu'ils employèrent fut de rejetter la propoſition que je leur fis d'attirer à Conſtantinople les ouvriers

1 Fourneaux d'uſage pour les fontes de fer.

dont j'avais beſoin, & dont je préſentai la liſte au Viſir. Vous propoſez, me répondit ce premier Miniſtre, des choſes ſi étranges, que nos plus habiles ouvriers les regardent comme impoſſibles; commencez donc par nous en démontrer le ſuccès; faites ſeulement une pièce telle que vous l'annoncez, & nous ferons venir enſuite tous les ouvriers que vous voudrez. Une réponſe auſſi abſurde m'aurait ſans doute juſtifié d'abandonner les Turcs à leur ineptie: elle me révolta; je m'aveuglai ſur la témérité de l'entrepriſe, & nous convînmes que le lendemain je me rendrais avec un des Miniſtres de la Porte, pour choiſir le lieu où la nouvelle fonderie ſerait établie. Cependant je n'eus pas plutôt fait ce coup de tête, que, réfléchiſſant ſur l'énormité du travail, je penſai aux moyens d'en venir à bout. M. le Comte de Saint-Prieſt ne pouvait

ignorer aucune de mes démarches, & je devais perſonnellement à cet Ambaſſadeur d'autant plus de confiance, que peu d'hommes à ſa place auraient mis les mêmes ſoins dont il favoriſait conſtamment tout ce qui pouvait augmenter mon crédit à la Porte. Le projet de diriger la fabrication d'une nouvelle artillerie paraiſſait auſſi un aſſez grand effort, pour qu'il n'imaginât pas qu'on pût aller au-delà ; & lorſqu'en lui racontant ce qui venait de ſe paſſer, je lui dis la réponſe du Viſir pour refuſer les ouvriers, il en fut ſi indigné, que m'interrompant vivement, j'eſpère, me dit-il, que vous les avez envoyé paître ? Point du tout, lui répondis-je, j'ai accepté. Mais le calme de ma réponſe ne put tranquilliſer M. de Saint-Prieſt ; ſa prudence calculait tous les inconvéniens ; ſes lumières prévoyaient toutes les difficultés, ſon amitié les

exagérait, & je ne parvins à le rassurer un peu qu'en lui garantissant le succès. J'avais besoin de me le garantir à moi-même ; je n'avais jamais vu de fonderie, & mon goût pour les arts, dont je m'étais toujours amusé, n'avait pu me porter vers celui qui ne peut jamais amuser personne. L'étude que je dus en faire devint aussi pour moi un travail sérieux, & je me rendis au rendez-vous du Grand-Trésorier, nommé pour m'accompagner dans la recherche du terrein de la nouvelle fonderie, qu'après avoir bien étudié la position & la nature du sol propre à cet établissement ; mais nous parcourûmes en vain les différens endroits qui pouvaient me convenir ; on trouvait des difficultés par-tout ; & je vis clairement que la jalousie des Ministres voulait se faire une alliée des eaux de la mer, en me plaçant sur le rivage. Il eût sans doute été plus prudent de

ſaiſir ce nouvel obſtacle, pour renoncer à la beſogne; mais l'entêtement abondonne rarement les frais qu'il a fait. J'obſervai ſeulement qu'il en coûterait davantage au Grand-Seigneur, & j'ajoutai avec aſſez d'humeur, pour faire voir au Grand-Tréſorier que je n'étais pas ſa dupe, que s'il ne voulait pas ménager les tréſors de ſon Maître, j'établirais la fonderie au milieu du Port. Le Chéir-Emini [1], fut chargé de payer les dépenſes, & un Grec, prétendu Architecte, eut le ſoin de raſſembler les ouvriers, & de leur faire exécuter mes ordres. J'avais étudié le premier plan, & trouvé le moyen de le défendre des eaux; mais il me fallait conſtamment joindre la pratique à la théorie; être tout à la fois architecte, maçon, tailleur de pierres, forgeron, ſerrurier. Mes plans

[1] L'Intendant de la ville: ſa charge eſt plus particuliérement analogue à celle de Surintendant des bâtimens.

n'étaient que pour moi, perſonne ne les entendait ; aucune analogie entre le travail que j'ordonnais, & celui auquel les ouvriers étaient habitués ; & j'ai dû ſouvent, pour vaincre les difficultés d'une mauvaiſe habitude, mettre le maçon à la forge, & donner la truelle au forgeron. Un Grec, expert dans l'art de faire des moulins, apporta cependant quelqu'intelligence & quelque propreté dans la conſtruction de la machine à forer. Les Mémoires de Saint-Remi & l'Encyclopédie me guidaient journellement, & me ſuffirent juſqu'au moment où je dus faire les moules ; mais là je fus arrêté tout court. La terre des Chartreux, la ſeule indiquée ſans déſigner ce dont elle eſt compoſée, ne me donnant aucune lumière ſur les analogues que j'aurais pu me procurer, j'eus recours à un mélange de glaiſe, de ſable & de plâtre qui m'en tint lieu.

Enfin, tout étant difpofé pour mettre le feu au fourneau, je le chargeai de trente milliers de métal; & la matière étant en bain au bout de treize heures, pendant lefquelles je dus fupporter feul la fatigue d'un travail que perfonne ne pouvait partager avec moi, je coulai à la pointe du jour vingt pièces de canon avec un fuccès qui furprit & enchanta les Turcs, tranquillifa M. de Saint-Prieft, & m'étonna plus que perfonne. J'avouai alors à cet Ambaffadeur que c'était la première fonte que j'euffe vue. Il frémit de la témérité de mon entreprife : elle pouvait en effet paraître folle ; mais on ne peut cependant difconvenir qu'une forte d'obftination dans le vouloir, & de la docilité dans l'action, font deux moyens auxquels les plus grands obftacles réfiftent difficilement.

Toutes les abfurdités & les calomnies que l'ignorance & la mauvaife - foi

avaient rassemblé contre moi, disparurent. La possibilité de fondre sans soufflets était démontrée, & la machine à forer ne laissa bientôt aucun doute sur la perfection du nouveau travail. La Porte n'opposa plus d'obstacles à l'arrivée des ouvriers; l'état que j'en avais présenté fut agréé; mais le fondeur fut si mal choisi par la personne de Marseille, à laquelle je donnai ce soin, que j'ai toujours dû surveiller les fontes, & congédier enfin cet homme, lorsque mon charpentier que j'employais à tout fut en état de le remplacer.

Tandis que je travaillais à Constantinople à préparer aux Turcs une meilleure artillerie, celle des Russes, en agissant sur le Danube, assurait à mes opérations le concours du Grand-Visir; & quelques bombes tirées à ricochet, ayant dissipé la cavalerie Ottomane, la Porte demanda avec instance des mortiers

difpofés pour le même effet, & des bombardiers en état de s'en fervir. La plaine d'Ocmeidan [1], fut choifie pour faire les épreuves dont je fus requis de m'occuper. Tout étant préparé, les Miniftres de la Porte, toujours empreffés d'être mes Juges, fixerent le lendemain pour venir y affifter ; mais le Grand-Seigneur leur envoya ordre de vaquer à leurs emplois, en leur faifant dire qu'il irait lui-même à Ocmeidan. Cet avis, qui ne me parvint que fort tard, m'obligeait de partir à la pointe du jour, pour dévancer l'arrivée de tout ce qui précède le Grand-Seigneur. J'avais eu foin de

[1] Ocmeidan, ou la plaine des Fléches, dont une partie eft parfemée de petites colonnes de marbre chargées d'infcriptions. Leurs diftances défignent celle que les Fléches ont parcouru, & le nom de ceux qui les ont lancées : les Empereurs Turcs ont eu prefque tous la vanité de prétendre à ce genre de célébrité. Ocmeidan eft auffi le lieu où l'on donne ordinairement les fêtes relatives à la Circoncifion des Princes Ottomans. Le Grand-Seigneur y a un fort beau Kiosk ainfi que les bâtimens néceffaires pour recevoir fa Cour.

préparer la veille, ce qui devait servir aux expériences; & dans ce soin je m'étais réservé celui de charger moi-même les bombes, afin d'être sans inquiétude sur les accidens qui pouvaient résulter de la moindre négligence à cet égard. La foule du peuple qui se rassemblait & grossissait à chaque instant, me fit m'applaudir de ma prévoyance; mais l'imprudence de cette populace ne me tranquillisait pas sur les dangers, auxquels son ignorance pouvait d'autant plus l'exposer, qu'accoutumés à voir tirer les bombes en l'air, les Turcs ne pouvaient se persuader que j'eusse besoin d'un espace découvert en avant du mortier, & je dus attendre l'arrivée du Grand-Seigneur pour disposer le tir des pièces. Le Cheir-Emini [1] qui, dans cette expé-

[1] Cheir-Emini, l'Intendant de la ville & plus particulièrement l'Intendant du Sérail. Il surveille tous les bâtimens publics & ceux du Grand-Seigneur, il a aussi les menus,

rience, m'avait été donné pout collègue, se promenait en long & en large avec le bâton blanc à la main [1], lorsqu'un Officier du Sérail, accourant à toute bride, lui donna l'ordre de se placer avec moi au pied de l'escalier, où Sa Hautesse devait mettre pied à terre, & il ajouta que je devais prendre le bâton blanc dont je fus pourvu à l'instant. Sultan Mustapha ne tarda pas à paraître; il me salua avec bonté, & son fils Sultan Sélim qui l'accompagnait, m'examina depuis les pieds jusqu'à la tête avec la plus grande attention. M. le Comte de Saint-Priest, curieux de voir ce spectacle, était arrivé à cheval quelque tems avant le Grand-Seigneur, & s'était placé

& par commission fait tout ce qui tient à la comptabilité dans les dépenses extraordinaires; mais cette charge ainsi que toutes celles du Gouvernement Turc en participant à un régime aussi monstrueux ne peuvent être assimilées à aucune charge des Gouvernemens Européens.

[1] Ce bâton est la marque de Commandant.

dans un des appartemens voisin du Kiosk où Sa Hautesse venait de s'asseoir avec son fils. On ne tarda pas à informer Mustapha de cette circonstance ; j'ai su depuis qu'elle avait été cause d'une sorte de circonspection que le Grand-Seigneur s'imposa dans la crainte de déplaire à M. de Saint-Priest ; & ces petits détails cesseront de paraître minutieux, quand on verra qu'ils développent le moral de la Nation qu'ils concernent.

Nous étions restés, le Cheir-Emini & moi, à la place qu'on nous avait assigné ; nous y attendions les ordres de l'Empereur, lorsque le Sélictar-Aga vint me dire de sa part que j'étais le maître de faire commencer le tire des bombes à ricochets, je lui représentai alors que la foule qui nous environnait & qui excédait vingt-mille ames de tout âge & de tout sexe, devait avant tout être écartée, de manière à ce que l'avant du mortier

fût totalement découvert. Auſſi-tôt une vingtaine d'Aſſéquis [1], le bâton haut, firent reculer la populace ; mais ils ne vinrent pas ſi aiſément à bout de la diſpoſer de manière à laiſſer un libre paſſage aux bombes, dont les ricochets ne dépendent que d'un tire plus ou moins horiſontal. Il ſe fit enfin une trouée d'environ vingt toiſes de large, mais ſi profonde, qu'il était à craindre que le premier bond ſe faiſant dans ſon étendue, quelqu'inégalité dans le terrein ne renvoyât la bombe ſur les ſpectateurs. Dans ce cas, le peuple n'aurait pas manqué de rejetter ſur moi le blâme

1 Aſſéquis, eſpèce de Boſtandgis d'élite, dont un détachément accompagne toujours le Grand-Seigneur ; ils ſont armés de ſabre & portent à la main un bâton blanc qui indique le commandement du Grand-Seigneur, dont ils ſont les exécuteurs. Ce ſont auſſi les Aſſéquis, qui par troupes, ſont l'office de la Maréchauſſée dans le voiſinage de la Cour; ils ſont, ainſi que les Boſtandgis, leur ſervice à cheval, excepté dans les promenades du Grand-Seigneur, où ils le précédent à pied.

que ſon ignorance ſeule aurait mérité; cependant la première bombe ayant touché terre, par-delà la multitude, je fus plus tranquille. Déja ſix bombes avaient été lancées, & après douze ou treize bonds, étaient allées crever à plus d'un quart de lieue; il ne m'en reſtait plus qu'une des ſept que j'avais chargé, comme je l'ai déja dit avec le plus grand ſoin; elle part, touche terre au milieu de la trouée, y reſte, & continue de brûler ſa fuſée. C'eſt ſans doute le cas de dire qu'elle dura vingt mortelles ſecondes, pendant leſquelles je ne voyais que les victimes d'un accident auſſi ſingulier qu'imprévu. Cependant aucun des aſſiſtans ne bouge. On regarde cette bombe avec la même curioſité que celles qui l'avaient précédées; elle n'éclata point. Je reſpirai alors, & l'examen que j'ai fait enſuite de cette bombe m'ayant prouvé qu'elle avait été chargée dans toutes

les règles, je ne pus découvrir la caufe d'une exception auffi heureufe. On n'avait pas eu le temps de s'appercevoir de mon inquiétude. Cet événement fut applaudi comme une gentileffe par laquelle j'avais voulu finir. On fe glorifiait même de n'avoir point eu peur ; & quelques bombes tirées avec un mortier de onze pouces, dirigées fur une tente placée à fix-cent toifes, en abattant le but, achevèrent de completter la fatisfaction du Grand-Seigneur & des Beyeux qui s'étaient raffemblés. Sa Hauteffe avait fait apporter avec elle une peliffe d'hermine, dont elle comptait me faire revêtir ; mais, comme je l'ai déja fait preffentir, la préfence de M. le Comte de Saint-Prieft, qu'elle n'avait pas prévue, la détermina à fupprimer cette diftinction, dans la crainte de déplaire à l'Ambaffadeur du Roi pour lequel on n'en avait pas préparé. L'expédient qui parut

le plus conciliant, fut de m'envoyer à la Porte pour y recevoir ce témoignage de la ſatisfaction du Grand-Seigneur. Un des Officiers de la ſuite, courut y porter ſes ordres, & le Cheir-Emini eut celui de m'y conduire. Cependant le peuple qui avait applaudi aux épreuves, qui s'attendait même à m'en voir recevoir la récompenſe, étonné d'abord de me voir conduire à la Porte, crut bientôt que c'était pour m'y punir, & finit par trouver cela fort juſte.

Le Grand-Viſir, prévenu de mon arrivée m'attendait dans la ſalle d'Audience, où tous les Miniſtres étaient raſſemblés. J'y reçus leurs félicitations ſur la ſatisfaction du Grand-Seigneur. Sa Hauteſſe, me dit le premier Miniſtre, m'a chargé de vous en donner des marques publiques. Auſſi-tôt il fait ſigne au Maître de cérémonie de me revêtir d'une peliſſe

d'hermine,

d'hermine, & le Hasnadar [1] arrivant en même-tems me remit une bourse de 200 séquins. Je me tournai aussi-tôt vers les gens qui m'avaient accompagné, & leur montrant ma pélisse ; j'ai reçu leur dis-je avec reconnaissance, ce témoignage distingué de la bonté du Grand-Seigneur, remerciez le Grand-Visir de ce grouppe, dont il vous fait présent. Cet expédient que je préférai à la discussion de nos usages réciproques fut pour le Visir, une leçon suffisante, & pour moi le préservatif de cette politesse orientale [2]. Le

[1] Trésorier.

[2] C'est dans cet usage Turc de donner de l'argent, que M. de Bonneval trouva la plus grande mortification, qu'un homme comme lui pût recevoir. L'Ambassadeur extraordinaire de l'Empereur, qui dans l'armée Autrichienne avait été aux ordres du Transfuge, reçu suivant l'usage, le dîner du Visir. La Porte avait choisi Kiathana pour le lieu de la fête. M. de Bonneval eut ordre de s'y trouver avec le corps des Bombardiers dont il était le chef. L'exercice fini, le Visir le fit appeller & lui remit une poignée de séquins que sa position le força d'accepter avec soumission.

jour commençait à tomber lorſque je quittai la Porte, & je n'arrivai que la nuit fermée au fauxbourg de Péra. Deux Officiers, un d'Artillerie, & l'autre de Marine, chargés de m'accompagner & de veiller à ma ſûreté, me précédaient ſur les deux trotoirs. Je n'avais plus que trente pas à faire pour arriver chez moi, lorſque dans l'obſcurité, l'Officier de Marine que je ſuivais, fut arrêté par des gens qui venant à ſa rencontre, lui demandent bruſquement de quel Corps il eſt; & ſur ſa réponſe lui lâchent deux coups de piſtolet, celui-ci ripoſte; l'Officier d'Artillerie fait également feu en criant au ſecours. Auſſi-tôt ſix Jéniſſaires du Palais d'Allemagne, dont la porte était vis-à-vis la mienne ſortent avec leurs carabines, & ſans autre inſtruction que la lueur des coups que mes gardes recevaient & rendaient, ils font ſur nous une déchargegénérale. Ce ſecours n'était

pas ſans doute celui que nous déſirions; il ſuffit cependant pour mettre nos ennemis en fuite, & le tems qu'il fallut aux auxiliaires pour recharger leurs armes me donna heureuſement celui de rentrer chez moi ſans qu'aucun de nous fut bleſſé.

Quoique je n'euſſe porté aucune plainte ſur une attaque, qui dans le fait ne m'était pas perſonnelle, les Officiers chargés de la police de Péra, envoyèrent auſſi-tôt m'aſſurer de leur vigilance à punir les coupables, ſi je voulais les leur déſigner. Le Grand-Viſir envoya auſſi le lendemain matin ſavoir de mes nouvelles & prendre des informations ſur l'attaque de la veille; le Grand-Seigneur lui-même eut la bonté de s'en occuper; mais le Gouvernement, dut bientôt ſe livrer à des ſoins plus importans dont l'objet expliquera la pétarade que je venais d'eſſuyer, & dont les ſuites développe-

ront les mœurs des Turcs, l'efprit des Corps & la lâcheté du Gouvernement.

Il exiftait depuis quelque temps une animofité entre les Jéniffaires de la compagnie des Laffes & les troupes de la Marine. Elle avait pris naiffance dans une des tavernes de Galata, où un jeune enfant de treize à quatorze ans danfait habituellement pour achalander le cabaret. Après avoir plu réciproquement aux deux partis, il devint bientôt l'objet de leur diffention : enlevé fucceffivement de l'un à l'autre les deux Corps fe déclarèrent enfin une guerre publique dont Galata fut le théâtre. L'acharnement fut au point qu'un des partis s'étant retiré dans l'enceinte de la principale Mofquée, l'autre enleva du canon à des bâtimens marchands qu'il traîna & tira fur la porte de ce temple. Chaque coin de rue était une embufcade, la nuit même n'interrompait pas ce feu de

bilbaude, dont chaque coup résonnait dans l'oreille du Grand-Seigneur. Tout commerce, toute communication étaient interrompus ; cependant le Gouvernement qui n'avait pas songé à prévenir le mal dans son principe, qui aurait dû même en appercevoir la fermentation dans l'attaque de mes gens ; mais qui croit toujours que le meilleur moyen d'ordre est dans la destruction de l'espèce humaine, prit d'abord le parti de laisser les combattans se détruire entre eux, en essayant toutefois quelques démarches conciliantes qui n'eurent aucun succès. Ce vacarme scandaleux durait depuis trois jours ; plus de cinquante personnes tuées en avaient été les victimes. Je me trouvais chez le Visir lorsqu'on vint lui rendre compte d'un surcroît d'acharnement dans les parties belligérentes. Tant de bravoure à Galata, & tant de lâcheté sur le Danube, dit le

Visir, prouve qu'il n'y a que les chapeaux qui fassent peur aux Turcs. Nous ne pourrons en venir à bout, à moins, ajouta-t-il en riant, que Tott avec une vingtaine de Français n'aille les mettre à la raison. Il était cependant tems d'y penser sérieusement, & l'on pouvait craindre que les autres compagnies des Jénissaires en prenant parti pour leurs camarades, n'étendissent le tumulte jusques dans Constantinople. Cela même rendait les moyens de vigueur difficiles. On en prit un politique, ce fut de s'emparer de l'objet de la querelle; mais celui des deux partis qui en était nanti ne consentit à le céder que sur l'assurance la plus positive qu'il n'appartiendrait pas au parti opposé; & l'enfant livré à ce prix fut pendu à la grande satisfaction de ceux qui se battaient un instant avant pour lui.

Pendant ce tumulte, je traitais avec

les Miniſtres de la Porte de la formation d'un nouveau corps d'Artillerie. Ce n'eſt pas que les Turcs manquaſſent de troupes deſtinées à ce ſervice; mais plus de quarante mille hommes enrôlés & ſoudoyés ſous le nom de Topchi [1], formait déja un corps trop nombreux; mais qui n'était en effet qu'un ver rongeur dont l'entretien était auſſi onéreux qu'inutile. Sans réunion, comme ſans diſcipline, cette troupe, ainſi que celle des Jéniſſaires, eſt répandue dans la Capitale & dans l'Empire. Un billet nommé Eſſamé [2], dont chaque ſoldat eſt porteur, lui garantit ſa paie, ſoit qu'il le préſente en perſonne, ſoit qu'il l'envoie par Procureur, ſouvent même il vend ce billet de paie, & dans tous les cas ne rejoint ſes drapeaux, que faute de pouvoir mieux faire, & ſeulement pour participer au dîner deſ-

[1] Canonniers.

[2] Paye.

tiné à ceux qui veulent bien résider à la chambrée. Cet abus paraîtra sur-tout sensible à l'aspect des casernes des Jénissaires. Elles occupent dans Constantinople des emplacemens de choix ; Sultan Soliman qui les fit construire, prodigua dans les plafonds des portiques, un luxe de dorure que ses successeurs ont toujours entretenu ; mais il y avait établi une discipline qui ne lui a pas succédé : l'abandon de la régle, en anéantissant l'esprit de ce corps a porté à 400,000 le nombre des soudoyés (celui des enrôlés est innombrable) & l'on en compte à peine 20,000 rassemblés ; il faut encore observer que ce petit nombre est plus généralement composé de basses paies, & de ceux qui n'en ayant point servent pour en obtenir. Cette solde qui ne se distribue que tous les trois mois est portée progressivement depuis trois aspres jusqu'à quatre-vingt.

dix-neuf [1]. Ce moyen de récompenſer les ſervices militaires livré néceſſairement à l'arbitraire des Chefs devait ſeul opérer la deſtruction de cette milice. La faveur qui abuſe de tout s'eſt fait attribuer auſſi une infinité de paies fortes, ainſi que la plupart des domaines aliénés à redevance militaire. Ces différens objets ſont devenus en Turquie la récompenſe que l'homme en crédit accorde à ſes valets, & l'Empire aux beſoins duquel le Législateur avait pourvu, dépouillé aujourd'hui, trouve à peine dans les lambeaux qui lui reſtent, de quoi ſubvenir aux beſoins les plus urgens. Si l'on excepte en effet le produit des

[1] L'aſpre qu'on pourrait évaluer ſix deniers donnerait pour les 99 aſpres, 49 ſols & demi; mais qu'il faut par l'eſtimation des monnaies réduire à 39 ſols 6 deniers, en obſervant toutefois que ce calcul qui ſe rapproche du change établi par le commerce, eſt encore bien au-deſſus de celui que donnerait l'examen des valeurs intrinſéques. Celle des monnaies d'argent du Grand-Seigneur offrent à peine 7 deniers de fin.

vexations que le Grand-Seigneur enfouit dans son trésor particulier sous le titre légal, mais non moins tyrannique de confiscation, les revenus de l'Empire portés sur les Registres à plus de 500 millions, n'en produisent que 74 effectifs au trésor public. Cette somme doit cependant fournir à la paye des troupes, à l'entretien de la Marine & aux autres dépenses courantes & non prévues, tandis que les 400 millions de revenus domaniaux aliénés par Sultan Soliman, pour l'entretien d'une nombreuse cavalerie, celui de 4000 chevaux de trait pour l'artillerie, réparation des forteresses, entretien des chemins, &c. ne constituent que la fortune particulière de ceux qui en jouissent, & que dans le cas de guerre le Grand-Seigneur est obligé d'employer ses trésors en réserve pour pourvoir instantanément au déficit de ces objets.

Sultan Muſtapha commençait à épuiſer les ſiens, & ne trouvait pas dans l'emploi de plus de 600 millions qu'il venait de fournir de quoi le conſoler d'un auſſi grand ſacrifice ; il avait ſenti la néceſſité d'une nouvelle formation de troupes, & voulut que je donnaſſe ſeul des règles au nouveau Corps d'Artillerie; mais il fallait avant tout, que le tréſor public pourvût à la dépenſe annuel qu'il devait occaſionner. Le Grand-Tréſorier ne parvint à former un revenu de 100 mille écus, qu'en s'emparant d'un petit droit que les commis de ſes bureaux s'étaient arrogés. La Porte s'occupa enſuite du nom qu'on donnerait au nouveau corps ; les ſavans furent conſultés ſur cet objet, & le nom de Suratchis [1], fut unanimement adopté. Le Grand-Seigneur agréa l'Ordonnance que j'avais rédigée, & la conſacra dans le Hattu-

[1] Diligent.

Humayonn[1], qui émana du trône pour la création du nouveau corps. Son uniforme fut également fixé, & comme il fallait le rendre aussi leste que l'activité de son service l'exigeait, sans cependant présenter un nouveau costume que l'ignorance eut tourné en ridicule, contre lequel le fanatisme se serait même soulevé, je parvins à tout concilier en empruntant la forme de l'habit Albanais, & le corps des Suratchis, porté au complet de six cent soldats, fut caserné avec ses Officiers à Kiathana, où l'Ecole était déja établie, quoique son exercice dût se borner à celui du canon, l'usage de la baïonnette devenue indispensable, ne permettait pas de négliger cette occasion d'accoutumer les Turcs à la porter. On pouvait croire aussi que les Turcs vain-

[1] Edit suprême qui a force de Loi, & dont l'effet est obligatoire à perpétuité.

cus par cette arme, dont la Ruſſie venait de ſe ſervir avec ſuccès, la critique épargnerait cette nouveauté. Cependant il fallut pour la faire taire, en impoſer aux préjugés, en faiſant parler le Mufti. Ce chef de la Loi, accompagné du Viſir & de tous les Miniſtres, ſe tranſporta à l'Ecole, on me prévint de cette viſite extraordinaire; j'allai la recevoir, & l'exercice terminé, le chef de la Loi me pria de faire ranger le corps en bataille devant le Kiosk où il s'était placé: il me demanda alors un des nouveaux fuſils, que je lui préſentai, & après être entré avec moi dans tous les détails ſur l'utilité de la baïonnette, il prononça à haute voix une prière pour bénir cette arme, & en appliquer l'uſage à la défenſe de la vraie foi, l'exclamation de *loué ſoit Dieu*, prononcée par rout le corps, fut répétée par la foule du peuple, que la curioſité avait attiré,

& les fanatiques toujours diſpoſés à applaudir, ſoit à la bénédiction, ſoit à l'anathême, ne s'entretinrent bientôt plus que des avantages qu'on venait d'aſſurer à l'Empire.

Le corps des Jéniſſaires voyait avec plus d'intérêt l'exactitude du prêt qu'on diſtribuait chaque ſemaine au Suratchis, ainſi que l'uniforme dont ils étaient vêtus, & cette Milice diſait hautement qu'elle recevrait avec plaiſir la même diſcipline, pourvu que ce fût au même prix; en effet, ce corps autrefois borné aux enfans de tribut, & ſi redoutable à ſes maîtres, avili depuis long-tems par l'abandon de ſes règles, était enfin négligé au point, qu'à l'époque de la formation des Suratchis, le Grand-Seigneur devait aux Jéniſſaires la ſolde de neuf quartiers, ce qui faiſait vingt-ſept mois de paie arriérés. Cependant jamais ce corps ne donna moins d'in-

quiétude au Souverain ; mais cette tranquillité, loin d'être la preuve de sa soumission, n'était qu'un présage certain du succès des ennemis. Les troubles dans un Gouvernement despotique, n'annoncent jamais que l'énergie de la nation, lorsqu'elle n'en a plus contre l'oppression intérieure ; que lui reste-t-il à opposer à des forces étrangères ?

La sévérité des peines militaires déja établie, m'offrait une occasion de me faire aimer des soldats, sans rien sacrifier de la discipline, & je m'empressai de substituer à la bastonnade & aux fers, des moyens qui moins violens en apparence, garantissaient le bon ordre & la soumission, en établissant en même-tems le sentiment d'honneur dont le militaire ne peut se passer, & dont le mot n'est pas même dans la langue turque. Des doublemens de garde furent la peine des fautes légères ; le collet retourné

& les paremens rabattus, sans interruption de service, fut la punition réservée à des fautes plus graves, & la désertion qui jusques-là n'avoit jamais été punie, fut condamnée aux galères; enfin, ce qui était inoui chez les Turcs, on posa des sentinelles, & quelques Tartares anciennement au service de Russie, enrôlés dans le nouveau corps, y donnèrent l'exemple de l'exactitude dans le service. Cette troupe essentiellement destinée à celui de la petite artillerie, était journellement exercée, & parvint bientôt à tirer quinze coups par minute [1], mais je me refusai constamment au desir qu'elle avait de s'occuper du maniement des armes, parce que ce corps était trop faible pour réprimer

[1] Moins de promptitude dans le tir & plus de soins pour ajuster le coup eussent sans doute été préférable; mais les Turcs n'étaient encore qu'effrayés du bruit, ils désiraient d'en faire: un meilleur calcul était au-dessus de leurs connaissances.

les

les railleries des autres corps, & j'obſerverai que M. de Bonneval n'a échoué dans le projet d'en former un en Turquie, à l'inſtar des Européens [1], que parce qu'ignorant l'eſprit de la nation qu'il avait adopté, il commença par où il faut finir. L'exercice, proprement dit, était d'ailleurs inutile à l'objet de la nouvelle troupe, qui, pour faire ſon ſervice, devait toujours commencer par poſer ſes armes au faiſceau.

Sultan Muſtapha venait fréquemment à ces exercices, ſe plaiſait à voir la promp-

[1] Les Turcs m'ont aſſuré que M. de Bonneval, qui avait raſſemblé à Suetary un corps d'Albanais, après l'avoir exercé à tourner à droite & à gauche pendant quelque tems, n'avait jamais pu obtenir d'eux la promeſſe de revenir l'année d'après pour le même objet, & qu'un Derviche, en les voyant pirouetter, s'étant retourné vers quelques Jéniſſaires que la curioſité avait raſſemblé, leur avait dit: *On vous prépare le même ſort que Pierre-le-Grand a fait ſubir aux Strelitz*. Mais c'eſt bien moins le murmure que ce mot excita qui fit évanouir ce fantôme de diſcipline, que l'intérêt même de ceux qu'on diſciplinait, & qu'il fallait commencer par payer.

titude du feu, & récompensait toujours l'agilité des canonniers; mais jamais il ne se permettait de rien ordonner que par mon canal, & je profitais de ces occasions, pour exciter l'activité des Ministres, en animant la sienne; celle du Visir, qui aurait dû se borner à favoriser mes travaux de tout son pouvoir, le porta à vouloir les inspecter. Il arrive dans une de ses promenades à Kiathana, sans m'en prévenir, & demande une répétition de l'exercice que je faisais tous les matins. Nous ne le pouvons sans ordre, répond l'Officier qui commandait; les miens ne suffisent-ils pas, répliqua le Visir? Nous les respecterons sans doute, répartit l'Officier, sur tout ce qui ne concernera pas notre discipline; mais, sur ce point, nous ne connaissons que notre Adgibektache [1].

[1] Adgibektache, Derviche Santon révéré des Turcs & considéré comme le fondateur des Jénissaires, quoiqu'il n'en

Le Visir souriant à cette réponse, s'en contenta, & c'est par lui qu'elle m'est revenue.

Il y avait déja quelque temps que le Grand-Seigneur m'avait consulté sur les moyens à prendre pour mettre le canal de la mer Noire hors d'insulte. J'avais proposé la construction de deux Châteaux vers son embouchure; mais je croyais ce projet abandonné, lorsque je fus informé des travaux que la Porte faisait aux deux Phares d'Europe & d'Asie. Ils étaient confiés à l'intelligence de deux architectes aussi peu ins-

soit que le Législateur. Il vivait sous le regne d'Amurat premier; & lorsque ce Prince, de l'avis de ses Visirs, forma de la portion d'esclaves qui lui était échue en partage une nouvelle milice (Yeni-Tchéry), il l'adressa à Adgibektache pour lui donner des réglemens & la bénir. On raconte que, pour sanctifier ce nouveau corps, il adressa à Dieu ses prières, après avoir placé la manche de sa robe blanche sur la tête du chef de cette troupe, & que le feutre blanc qui pend encore au bonnet des Jénissaires ne s'est conservé qu'en mémoire de la manche d'Adgibektache.

truits des lignes de défenſe, que des règles de Vitruve. On vit bientôt à l'ouverture du canal, & hors de la portée des boulets de trente-ſix, s'élever de mauvaiſes tours, & quelques murailles sèches qui devaient contenir l'Artillerie; une couche d'eau de chaux, en blanchiſſant le tout, mit bientôt les Miniſtres en état d'annoncer au Grand-Seigneur la perfection de cet ouvrage; mais Sultan Muſtapha, qui avait ſans doute prétendu que j'en ſurveillaſſe l'exécution, étonné de ne point m'appercevoir dans le compte qu'on lui rendait, en demanda la raiſon. Ses Miniſtres, qui ne cherchaient qu'à m'éloigner, s'excusèrent ſur ce que l'ordre ne leur avait pas enjoint de me conſulter; mais Sa Hauteſſe ne voulant pas s'en rapporter à eux, leur donna la mortification de ſoumettre leur ouvrage à mon

inſpection. Le Reis Effendi [1] & le Grand-Tréſorier furent chargés de me conduire aux nouveaux Châteaux, pour y décider s'il fallait, ou les conſerver, ou les détruire. La douceur avec laquelle le Grand-Viſir me fit cette invitation, me prouva que le Grand-Seigneur en avait peu mis dans l'ordre qu'il venait de donner à ſes Miniſtres; mais ſi cette circonſtance excitait leur inquiétude, elle n'était pas moins embarraſſante pour moi, & je devais, ou trahir les intérêts qui m'étaient confiés, ou ſacrifier des innocens. Je ne pouvais en effet me diſſimuler qu'en improuvant les travaux qu'on venoit de faire, ceux qui les avaient ordonnés, en rejetteraient le blâme ſur les deux architectes, & que ceux-ci n'ayant pu ni mieux faire, ni refuſer de s'en charger, il y aurait une grande barbarie à les

[1] Miniſtre des Affaires Etrangères.

en inculper. Nous conduisîmes ces malheureux avec nous, & leur premier ſoin, lorſque nous arrivâmes, fut de me repréſenter le danger qu'ils couraient ſi je déſapprouvais leur ouvrage ; mais en me bornant à les aſſurer que leur ignorance devait les ſauver, je ne les tranquilliſai pas. Cependant les deux Miniſtres me preſſaient de prononcer, & blâmaient déja la maçonnerie, ainſi que le mauvais état des logemens qu'on avait pratiqué dans l'intérieur de l'enceinte. C'eſt-là le moins intéreſſant, leur répondis-je ; l'eſſentiel eſt que les boulets ſe croiſent ; on pourra aiſément remédier au reſte. Auſſitôt un des architectes s'empreſſa de garantir que les boulets traverſeraient ; c'eſt ce dont vous ne devez pas vous mêler, répliquai-je ; vous avez conſtruit ſur les emplacemens qu'on vous a indiqué ; ſi les diſtances ſont trop grandes pour le tir des pièces,

il ſera inutile d'examiner les principes de votre conſtruction, parce qu'il faudra tout détruire, & prendre une meilleure poſition. Le Grec s'apperçut alors de la ſottiſe qu'il avait faite de parler artillerie, & les canonniers reçurent ordre de préparer les pièces. Le Grand-Tréſorier, celui de tous les Miniſtres qui avait eu plus directement part à ce travail, me propoſa d'aller ſur le rivage, juger l'effet des boulets; le maître canonnier, ajouta-t-il, m'aſſure qu'il les a déja vu ſe croiſer. J'ai tant de confiance, lui répondis-je, dans ſes obſervations, que je me garderai bien de les répéter à la même place; c'eſt ſur le donjon que je vous propoſe d'en faire de nouvelles; ſon élévation nous mettra plus à portée de juger les coups. Nous fûmes auſſi-tôt nous établir dans les créneaux d'une mauvaiſe tour, prudemment deſtinée à ſervir de magaſin à

poudre. Un pavillon déployé ayant été donné pour signal, nous jugeâmes bien distinctement que les deux boulets d'Asie & d'Europe parcoururent à peine le tiers de l'espace qui séparait les deux Châteaux ; & cette expérience répétée plusieurs fois, en donnant les mêmes résultats, décidait la question. L'examen de la construction des Châteaux était devenu superflu, & l'inutilité de ces Forteresses démontrée. On dressa le procès-verbal de manière à dissiper l'inquiétude des deux Architectes ; je dînai avec les deux Ministres ; nous nous rembarquâmes ensuite pour retourner à Constantinople, & examiner, chemin faisant, la position la plus convenable aux deux Forts qu'on croyait nécessaires à la défense du Bosphore ; nous la trouvâmes bientôt, & les deux premiers caps que nous rencontrâmes, placés à une distance convenable, & situés de ma-

nière à défendre les mouillages qui sont en avant, semblaient destinés à cet effet. On verbalisa en conséquence; les Ministres furent rendre compte de leur commission, dont le résultat fut pour moi, pendant plus de six mois, de n'en entendre pas parler.

Les travaux de la fonderie, & l'école journalière du nouveau régiment de canonniers, me fournissaient assez d'occupations pour me distraire de toute autre idée, & je ne pensais plus au projet de fortifier le canal; je devais même croire que le Grand-Seigneur l'avait abandonné, lorsque deux messages, l'un du Visir, l'autre du Reis-Effendi, arrivant en même-tems pour me presser de me rendre à la Porte, me firent soupçonner quelques ordres de l'intérieur [1],

[1] Ce terme qui traduit le mot Turc, est consacré par l'usage pour désigner le Palais du Grand-Seigneur, & semble effectivement mieux qu'aucun autre convenir au Despotisme.

dont l'exécution ne pouvait souffrir aucun retard; mais je n'avais pu prévoir l'agitation dans laquelle je trouvai les Ministres; réunis chez le Visir, ils étaient encore effrayés de la colère & des menaces de leur Maître [1]. Sultan Mustapha, qui venait souvent à la Porte conférer avec ses Ministres, & se faire rendre compte de leur gestion, était venu le matin; bien informé sans doute que la construction des nouveaux Châteaux n'était pas commencée, il convoqua ses Ministres avec précipitation, & son début les fit trembler. Vous êtes des traîtres, leur dit-il; vous avez déja ébranlé mon Trône; vous ne travaillez qu'à le détruire: la colère éclatait dans ses yeux: son auditoire était interdit. Ismaël Bey [2], plus hardi que les autres,

[1] Les détails de cette scène m'ont été confiés par le Reis-Effendi.

[2] C'est le nom du Reis-Effendi.

parce qu'il était plus sûr de la faveur de son Maître, osa seul prendre la parole pour le supplier de nommer le traître. Vous-même, lui répliqua le Sultan : où sont les Châteaux que Tott devait construire depuis plus de six mois? Il a décidé l'emplacement convenable ; lui avez-vous fourni les moyens de poser la première pierre? Les Ministres opposèrent, pour leur justification, qu'ils n'en avaient pas reçu l'ordre. L'Empereur assura qu'il l'avait donné, & l'on ne parvint à le calmer, qu'en lui garantissant que les ouvriers y seroient le lendemain. Nous convînmes de l'heure à laquelle nous nous y rendrions, pour y donner seulement quelques coups de pioche : formalité que les Ministres exigeaient, afin de pouvoir garantir à leur Maître, en sûreté de conscience, que le travail était commencé. Il me fallait, pour l'entreprendre, un préalable plus

utile, & je m'occupai des plans dont le site était susceptible, tandis que le Visir consulta les astrologues, afin de connaître le jour & l'heure la plus favorable pour poser la première pierre. Ils venaient d'en fixer l'époque, & j'allais partir pour me rendre à cette cérémonie [1] lorsqu'un Turc, suivi de plusieurs tchoadars, arrive chez moi, & se fait annoncer de la part du Grand-Seigneur. Le maintien important du personnage, & sa gravité silencieuse, ne pouvaient servir promptement le desir que j'avais d'apprendre l'objet de sa mission. Sa lenteur à avaler sa tasse de café, prélude de toutes les conversations turques, ajoutait encore à mon impatience. Il tire enfin de son sein un petit sac

[1] Cette science absurde que la crainte soudoie, & qui ne présage avec certitude que le dégré d'ignorance de ceux qui s'y livrent, est tellement révérée à Constantinople qu'il y existe un Munedgim-Bachi, *Chef des Devins*.

de ſatin rouge, qu'il me préſente de la part de ſon Maître, en me faiſant compliment ſur la diſtinction qu'il renferme, & les prérogatives qui y ſont attachées. Pendant ce tems j'ouvre le ſac; j'en tire un paquet de mouchoirs brodés en or, & qui ſervaient d'enveloppe à quatre morceaux d'ébène, qui, réunis bout à bout par des charnières en argent, donnaient en ſe développant l'étalon du pic de conſtruction [1]. Vous pouvez, continua le Turc, diſpoſer actuellement de tous les ouvriers qui ſont à Conſtantinople; & le pic du Grand-Seigneur qui vous eſt confié, étend votre autorité ſur eux, juſqu'aux peines afflictives. D'auſſi grands avantages perdaient beau-

[1] Pic eſt le nom de l'aune Turque; mais il y en a de pluſieurs eſpèces. Notre aune marchande équivaut à un pic, & trois-quarts de pic d'uſage pour les draps. L'indaſé eſt une autre ſorte de pic qui meſure d'autres étoffes, & le pic de maçonnerie plus grand que les autres, équivaut à deux pieds quatre pouces trois lignes.

coup de leur valeur dans mes mains; mais je ne pouvais me dispenser de montrer le cas que j'en faisais, en donnant un présent au porteur, & quelques séquins à sa suite; je joignis l'étalon à différens instrumens que j'emportais, & je partis pour me rendre à l'emplacement des nouveaux Châteaux, où je trouvai environ quarante piqueurs d'ouvriers déja rassemblés; chacun d'eux était muni d'un double pic, & cette marque d'autorité me rappellant celle dont je venais d'être revêtu, je voulus, en attendant l'heure astrologique qui devait amener les Ministres, employer ce tems à vérifier les mesures des piqueurs, afin d'y établir l'uniformité sans laquelle je ne pouvais espérer aucune exactitude. Tous ces Messieurs m'entouraient assez familièrement, & leur chef qui se disait architecte, qui croyait l'être, & qui paraissait déja compter sur ma docilité

à ſes conſeils, me propoſa de vérifier toutes les meſures ſur la ſienne. Il faut avant tout vérifier la vôtre, lui répondis-je; & prenant auſſi-tôt parmi mes inſtrumens le petit ſac cramoiſi, j'en tirai l'étalon. A ſon aſpect, la troupe des piqueurs fit un eſcarre à dix pas de moi, & je profitai de cette première ſurpriſe pour établir mon autorité, par un acte de ſévérité, impoſant, ſans être cruel, j'ordonnai la vérification des meſures, en enjoignant de briſer toutes celles qui ne ſe trouveraient pas conformes à l'étalon; aucune n'échappa à cet arrêt, celle du chef eut le même ſort; j'en fis conſtruire ſur le champ de nouvelles que je fis poinçonner, & l'on était encore occupé à ce travail, lorſque les Miniſtres arrivèrent. Leur premier ſoin fut de ſe tranſporter à l'endroit que j'avais marqué pour poſer la première pierre; elle était préparée, ainſi

que le ciment & les ouvriers. Le Grand-Tréſorier tenait d'une main la ſentence aſtrologique, & ſa montre de l'autre; il obſerva la minute avec la dévotion la plus ſcrupuleuſe, & le nom de Dieu prononcé à la dernière ſeconde, donna le ſignal qui acheva cette ridicule cérémonie.

Mon premier travail devait être d'attaquer le ſol, afin de l'applanir & d'en tirer les matériaux néceſſaires à la conſtruction des Châteaux. Cette opération ne pouvait s'effectuer qu'avec de la poudre dans un roc vif, dont la qualité était une matrice de porphire. Je raſſemblai & fis barraquer auprès des travaux quinze cent Macédoniens, qui ſont les Auvergnats de la Turquie.

L'école d'artillerie, la fonderie & les nouveaux Châteaux, me forçaient de parcourir journellement ſix lieues d'eſpace qui les ſéparaient. Le Grand-Seigneur donna

donna ordre au Boſtandgi-Bachi de me fournir des bateliers du Sérail, que le tréſor public fut chargé de payer extraordinairement, & dès ce moment mon bateau fut remiſé à l'arſenal à côté de la felouque du Grand-Seigneur.

Les premiers travaux de la nouvelle fonderie devaient avoir pour objet la conſtruction d'un train d'artillerie de campagne qui manquait abſolument aux Turcs, & que le nouveau Corps était deſtiné à ſervir. Le Grand-Viſir dans toutes les lettres qu'il écrivait de l'armée, ne ceſſait de reclamer ce ſecours, & le Grand-Seigneur m'avait chargé de préparer 50 pièces de 4 avec leurs affûts, que trois cent Suratchis formés à l'école, devaient accompagner. Le charonage fut encore un ſurcroît à mes travaux, & ceux des Châteaux étaient pouſſés avec la plus grande activité, afin de ſatisfaire l'impatience

que le Grand-Seigneur avait de voir les batteries basses achevées & garnies de leur artillerie; mais si l'applanissement du rocher plaçait les pierres à côté du travail, les masses de porphire que ces pierres contenaient, en résistant aux outils les mieux acérés, en rendaient la coupe difficile. Cependant les bras infatigables des Macédoniens surmontèrent ces difficultés.

Nonobstant la célérité que le Grand-Seigneur désirait, j'avais établi un jour de repos & permis aux ouvriers d'aller le Dimanche se récréer au village voisin. Ceux qui travaillaient au Château d'Europe profitaient de cette liberté, pour aller se divertir à Fanaraki [1]. Vingt-deux Macédoniens, chacun le fusil sur l'épaule s'y étaient rendus, & réunis

[1] Village situé en Europe sur la pointe du cap qui forme l'embouchure, & qui prend son nom du fanal qu'on y a placé.

dans une taverne ils y chantaient les victoires d'Alexandre. Pendant ce temps une grosse saïque chargée de munitions pour Varna, contrariée par les vents, était venue mouiller à l'abri d'un écueil situé en avant du village. Quatre-vingt-dix soldats Turcs embarqués sur cette saïque venaient de mettre pied à terre, lorsqu'un de mes ouvriers ayant quitté ses compagnons, pour aller respirer l'air, s'approche de la côte, où il trouve les nouveaux débarqués armés jusqu'aux dents. Un d'eux fier de la supériorité que sa troupe lui assurait, s'approche du Macédonien, & lui donne un soufflet à tour de bras. Celui-ci sans armes pour venger son affront & peu familiarisé avec la langue Turque, fait seulement signe au champion qui l'attaque, de l'attendre ; qu'il va revenir, il le quitte aussitôt, retourne à la taverne, ne dit mot à ses compagnons, s'empare de son fusil,

ſans qu'ils s'en apperçoivent, & retourne à la côte où les Turcs étaient encore. Il y diſtingue ſon adverſaire, & lui montrant ſa joue, lui fait ſigne de recommencer. Mais le Turc qui avait déja le piſtolet à la main lui lâche ſon coup à bout portant, manque le Macédonien, qui dans l'inſtant lui met ſa bourre dans le ventre, & périt lui-même ſous le feu de plus de 80 coups de fuſils que les autres Turcs lui lâchent. Cependant cette décharge réveille l'attention des vingt & un Macédoniens; un de leurs compagnons manque; ils s'arment, courent à la côte, voient en y arrivant leur camarade étendu à côté d'un Turc, & ſans autres informations chargent leurs ennemis, en couchent neuf ſur la place, & culbutent les autres v rsla mer, avec une telle précipitation, que partie dans les chaloupes, partie à la nage, ces braves gagnent leur vaiſſeau, en coupent le cable, & n'échap-

pent qu'en prenant le large. Cette aventure était trop férieuſe pour ne pas m'en informer ſur le champ. Deux Macédoniens députés vers moi, m'en rendent compte ; & déſirant prévenir celui qu'on en rendrait au Viſir, je partis ſur le champ pour aller chez ce premier Miniſtre, où je me conſtituai plaignant ſur l'inſulte faite aux ouvriers des Châteaux. Le Viſir après m'avoir écouté, me dit froidement : cela eſt bien; qu'il n'en ſoit plus queſtion. Comme j'ignorais qu'il fût déja informé de cette ſcène, je ne trouvai pas cette réponſe ſuffiſante à ma demande, & je crus devoir inſiſter. Alors le Miniſtre forcé de s'expliquer, me dit avec vivacité : Mais que prétendez-vous donc? neuf Mahométans couchés ſur la place ne vous paraiſſent-ils pas un nombre ſuffiſant de victimes pour venger la mort d'un infidele. Je m'adoucis alors, & lui repréſentai qu'il fallait

cependant pourvoir par les ordres les plus févères à la tranquillité des travaux. Bon, ajouta-t-il, en riant, avec vos 1500 Macédoniens vous feriez la conquête du pays. Vos moyens de vous garder, valent mieux que ceux que je pourrais vous fournir. Je favais cela auffi bien que le Vifir, je ne voulais obtenir que l'impunité, & je me retirai content de ma négociation, & parfaitement tranquille fur les fuites de cette affaire, nonobftant les menaces de la compagnie des Laffes qu'aucun de fes membres n'eut le courage d'effectuer.

Le Grand-Seigneur m'avait donné la jouiffance d'une maifon de campagne louée à fes frais & fituée fur le bord de la mer dans le village de Tarapia. Je l'occupais l'été, & fa pofition en me plaçant à la même diftance de Conftantinople & des Châteaux, me mettait à portée de vaquer aux différens travaux

dont j'étais chargé. J'appris en revenant un jour de la fonderie, qu'un bâtiment Turc de la mer Noire, contrarié par les vents vis-à-vis Tarapia venait de chavirer à l'entrée du Port. Le temps était ſi ſerein, & la briſe ſi maniable, qu'il était difficile de concevoir cet accident : curieux d'en connaître le motif je m'avance de ce côté ; & le premier objet qui me frappe eſt la quille du vaiſſeau qu'on voyait à découvert. Le capitaine & cinq ou ſix matelots qui compoſaient ſon équipage, aſſis ſur le rivage qu'ils avaient gagné à la nage, conſidéraient douloureuſement ce déſaſtre. Ils m'apprirent qu'une jeune fille & ſa mere, paſſagers ſur le même bâtiment, avaient péri ſans qu'il eut été poſſible de leur porter aucun ſecours. Mais ces détails ne m'expliquaient pas la raiſon d'un événement auſſi extraordinaire. Ce ne fut qu'après beaucoup de queſtions que

je parvins à découvrir que ce bâtiment chargé de planches jusqu'à mi-mât était parti de Synope sans aucun lest. Je frémis du danger que ces malheureux avaient couru, & qu'ils ne pouvaient éviter au moindre changement de vent. Ils ne durent aussi le bonheur de ne pas chavirer en pleine mer qu'à la durée du vent en pouppe qui les avait amenés dans le canal, où un vent très-faible du Sud en les forçant d'arriver avait fait justice de leur ignorance. Cette conduite attestait que le Capitaine & ses matelots navigeaient pour la première fois. J'eus pitié de ces naufragés; je leur offris des secours pour relever leur bâtiment; & ma pitié augmenta, lorsqu'ils m'apprirent qu'un Turc se disant expert dans la marine, venait de leur faire donner d'avance cent séquins pour cette opération. Je pouvais croire que cette somme, seul débris de leur naufrage,

devenait encore pour eux une perte plus réelle, & je ne me trompai pas. En effet, quelques cordages apportés de Constantinople dans une chaloupe qu'une douzaine de Leventis[1] accompagnaient, ne servirent, en rapprochant le bâtiment de la côte, qu'à le placer sur des rochers où la moindre agitation de la mer pouvait le briser. Cependant ces marins officieux formant de nouvelles prétentions pour continuer leur travail, disparurent sur le refus. Le désespoir des naufragés était à son comble; j'envoyai aussitôt des ordres aux Châteaux pour faire venir les cabestans & autres apparaux qui m'étaient nécessaires, & avec lesquels je mis dans un après midi le bâtiment en état de remettre en mer pour gagner Constantinople. C'était un un spectacle vraiment intéressant que la

[1] Matelots de l'Amirauté attachés au service des vaisseaux de guerre.

joie de ces malheureux, & leur empreſſement à raſſembler le préſent qu'ils voulaient me faire, & que je refuſai en exigeant ſeulement qu'ils ne navigeaſſent plus ſans leſt : les malheurs portent conſeil, me dit le Capitaine, & je profiterai de celui que vous me donnez pour vous offrir un hommage de ma reconnaiſſance, plus digne que celui-ci du ſervice que vous m'avez rendu. En effet, quelques mois après, on vint m'avertir que cet homme accompagné des mêmes matelots chargés de raiſins ſecs, de beurre & d'autres proviſions de la mer Noire, conduiſait auſſi pluſieurs moutons : je le fis entrer, bien déterminé cependant à n'en rien recevoir. Voici, me dit-il en m'appercevant, les malheureux que vous avez ſauvés. Dieu a béni votre bonne œuvre, nous avons fait un heureux voyage ; nous vous devons tout ce que nous poſſédons,

& nous vous apportons le tribut de notre reconnaiſſance. Je ſuis fort aiſe de vous revoir, lui répondis-je; mais je ne veux pas perdre le mérite de vous avoir obligé en en recevant le prix. Vous ne devez pas avoir cette crainte, me repliqua-t-il, & nous nous ſommes impoſés ce tribut annuel, afin que Dieu favoriſe notre commerce. Je me défendis alors plus que jamais de rien accepter, & le Turc, plus affecté de ma réſiſtance que je ne le croyais, me dit en pâliſſant: Vous pouvez ſans doute nous refuſer; mais ſoyez certain que nous n'emporterons votre refus que pour aller au même inſtant nous replacer avec notre bâtiment au même lieu & dans la même poſition dont vous nous avez tirés. Le ton qui accompagnait cette phraſe me fit une telle impreſſion, que ne pouvant me défendre de la crainte de pouſſer ces malheureux au déſeſpoir, j'acceptai

leur présent, mais en exigeant d'eux qu'il serait le dernier [1].

Le Grand-Visir désirait depuis long-temps visiter la nouvelle fonderie, & j'y étais occupé du nouveau train de campagne que l'on ne cessait de demander de l'armée lorsqu'on m'annonça le premier Ministre. L'activité qui régnait alors dans tous les atteliers me mit en état de lui faire parcourir les détails de ce travail, & parvenu dans les forges, il s'assit sur une enclume. Nous dissertions avec un grand intérêt sur les objets les plus importans, tandis qu'un des Tchoadar du Visir m'interrompait à chaque instant pour me demander

[1] Ce trait qui peint fortement le sentiment de la reconnaissance, ne doit pas plus servir à caractériser la Nation Turque qu'elle ne le serait par un trait isolé d'ingratitude. C'est sur la teinte générale qu'il faut juger les hommes. On ne peut se la procurer qu'en rassemblant les différentes couleurs qui la composent, & ce n'est qu'après les avoir mélangé qu'on en apperçoit la véritable nuance.

ſa bonne main. Ennuyé enfin de ſes importunités, & plus choqué de ce que ſon Maître les ſupportait, je crus les réprimer en lui diſant vivement qu'il attendît au moins que notre converſation fût terminée. Bon, me dit-il, alors il s'en ira, & je n'aurai plus le temps de vous attendre. Cette réponſe inſolente ne le parut qu'à moi. Je donnai deux ſéquins; on m'allégua qu'il y avait beaucoup de monde, j'en donnai quatre; & le Viſir qui s'était tû recommença à me queſtionner comme auparavant. Enſuite il regagna ſon bateau après avoir fait diſtribuer par ſon Tréſorier une centaine de ſéquins aux ouvriers, & fait donner particulièrement à mes gens. Je l'avais reconduit juſqu'à ſon bateau, il y était déja placé & ſes rameurs commençaient à s'ébranler, lorſque l'Officier d'Artillerie qui m'accompagnait par-tout ſaiſit la pouppe du bateau, l'arrête &

demande à ſon tour la bonne main qu'il n'a pas reçue. Un Officier de la Marine également commis à ma garde ſe met auſſi ſur les rangs ; cependant le premier Miniſtre demande à ſon Tréſorier pourquoi ces deux hommes n'ont pas eu part à la diſtribution. Ceux - ci répondent qu'ils marchaient en avant ; ils inſiſtent, & le Viſir, dont un ſeul regard eut fait trembler le plus intrépide, ne s'en débarraſſe qu'en donnant à chacun de ces importuns quatre ſéquins. Pouvais-je me plaindre de ſon valet, quand les miens n'avaient pas plus de ménagement pour lui ?

Ce premier Miniſtre dont j'ai déja eſquiſſé le caractère, ne conſervait ſa place qu'en abandonnant les rênes de l'Empire au Reis-Effendi, dont l'eſprit fin & ſournois, gouvernait avec une telle inſouciance que cauſant un jour avec lui, & la converſation s'étant étendue ſur

la conquête de Conſtantinople faite par les Turcs ſur les Grecs, & ſur l'inſtabilité des Empires les plus puiſſans, il me demanda où je penſais qu'une guerre malheureuſe pouvait les conduire. Vis-à-vis, lui dis-je. Il regarde auſſitôt par la fenêtre, examine le côte d'Aſie, & ſe tournant avec un viſage riant : mon ami, me dit-il, il y a des vallons délicieux, nous y bâtirons de jolis Kiosk. Il eſt facile de juger d'après cette réponſe, qu'Iſmaël-Bey, faiblement affecté des déſaſtres qu'il ne partageait pas directement, ſe bornait à déblayer les affaires courantes, prenait toujours les ordres du Grand-Seigneur ſur tous les objets capables de le compromettre, & tenait plus à ſa place qu'à ſes devoirs. Ses liaiſons avec Iſed-Bey l'avaient élevé, elles le maintenaient, & celui-ci ſatisfait de la faveur de ſon Maître la conſervait ſans intrigues, en

jouissait sans ambition, & se passionnait pour le bien, sans être assez instruit pour l'opérer.

J'étais fort lié avec ce favori, il était l'organe entre son Maître & moi, & lui rendait compte de nos conversations; elles me fournissaient un moyen indirect d'insinuation dont j'usais souvent. C'était aussi par Ised-Bey que le Grand-Seigneur me consultait, & ce Prince qui s'instruisait journellement, & dont les vues commençaient à s'étendre au-delà des limites ordinaires, traita avec un grand intérêt, le projet de la jonction des deux mers par l'Isthme de Suéz. Il voulut même ajouter aux connaissances que j'avais à cet égard, celles des différens Commissaires qui avaient été en Egypte, & l'on verra dans la quatrième Partie de ces Mémoires que si Mustapha avait assez vécu pour entreprendre ce travail, il eut

trouvé dans le local des facilités qui l'auraient mis à même d'opérer la plus grande révolution dont la politique soit susceptible. Il était sans doute bien loin de ce degré d'instruction, lorsque cédant à l'appas d'un bénéfice apparent, il avait altéré ses monnoies. Un certain Tair-Aga qui avait joui au commencement du regne de Mustapha de sa faveur & de la place de Surintendant des monnoies lui fit adopter cette erreur, & j'ai lieu de présumer que parvenu à mieux connaître ses véritables intérêts, l'époque de la paix eut été celle de la refonte de toutes les monnoies; mais le sacrifice que cette opération exigeait, ne pouvait se faire pendant la guerre, il fallait des espèces quelconques. Les trésors commençaient à s'épuiser, l'hôtel des monnoies frappait nuit & jour, & l'argent réduit au bas titre de sept deniers de fin en perdant de

ſa ductilité, écraſait ſouvent au premier coup de balancier, des coins dont l'acier était auſſi mal préparé que mal trempé. Cet inconvénient qui retardait, arrêtait même une fabrication qui ne ſouffrait point de délai, demandait un prompt reméde. On me pria de l'indiquer, & dans le principe qu'avec les ignorans, il faut paraître ſavoir ce que l'on ne ſait pas, ſi l'on veut conſerver le mérite de ce que l'on fait, je me chargeai de ce travail. J'en étudiai les principes, & je parvins bientôt à rendre les coins auſſi ſolides qu'on le deſirait. Tandis que je faiſais toutes ces opérations, les ouvriers que j'inſtruiſais, intéreſſés à la deſtruction des coins ne pouvant attaquer la bonté du travail, cherchaient à me chicaner ſur les moyens que j'employais pour perfectionner la trempe; ils prétendaient que je n'avais ſubſtitué de l'urine à l'eau qu'ils em-

ployaient, que pour avoir le plaiſir de ſouiller le nom du Grand-Seigneur en le trempant dans un mélange auſſi impur; & après avoir divulgué cette ridicule ſuppoſition, ils la firent parvenir au Grand-Seigneur en forme de plainte légale : il était difficile qu'une telle abſurdité eut ſon effet; mais tel eſt la force des préjugés que le Grand-Seigneur lui-même crut devoir éclaircir ce fait; peut-être auſſi crut-il que je ne manquerais pas de moyens pour détruire cette accuſation. Elle me fut communiquée de ſa part avec l'invitation d'y donner ma réponſe. Je la trouvai dans le texte même de mes accuſateurs, & convenant de tous les faits & de l'importance du nom de l'Empereur, j'ajoutai que quelque reſpectable qu'il fût, il ne convenait pas aux hommes de lui accorder plus d'égards qu'à celui de Dieu qu'on traçait journellement ſur

une matière uniquement composée des haillons qu'on abandonne dans la fange ; cette réponse en fournissant au Grand-Seigneur le moyen de ne pas se croire insulté, ridiculisa la calomnie.

Ce Prince non content d'emprunter quelques notions utiles pour rémedier momentanément aux vices qui infectaient toutes les parties de l'administration, désirait étendre les connaissances & les fonder dans une Ecole de Mathématiques qu'il me pria d'établir & de diriger. Le corps des Mathématiciens, créé par Soliman, ne tarda pas à réclamer contre cette innovation ; elle supposait l'ignorance des Muhendis [1] dont le chef garantissait l'instruction ; & Sa Hautesse décida que préalablement ces Géomètres seraient admis à l'examen que j'en ferais en présence de deux Ministres nommés Commissaires à cet

[1] Géomètres.

effet. Le jour pris on s'aſſembla, & ſi les Savans n'étaient pas tranquilles, j'éprouvais moi-même, une ſorte d'inquiétude. En effet ma poſition était embaraſſante; je voulais vaincre, je craignais d'humilier; j'étais placé entre mon amour-propre & ma délicateſſe. L'aſſemblée était compoſée du Reis-Effendi, du Grand-Tréſorier, du Cheir-Eminy [1], du chef des Géomètres, & de ſix Savans choiſis dans le corps pour en défendre l'honneur. J'étais la bête noire de cette aſſemblée, qu'Iſmaël-Bey ouvrit par un diſcours où l'intérêt de l'État était réuni à la volonté du Maître, & toutes les têtes s'étant inclinées, je fus requis de commencer l'examen. J'y réfléchiſſais depuis long-temps, & décidé pour le parti de la douceur, je demandai modeſtement au chef quelle était la valeur des trois

[1] L'Intendant des Bâtimens.

angles d'un triangle : je fus requis de recommencer ma queſtion, & tous les Savans s'étant mutuellement conſidérés, le plus hardi d'entr'eux me dit avec fermeté, c'eſt ſelon le triangle. Les bras m'en tombèrent, & j'avoue que j'avais beſoin d'une réponſe auſſi abſurde pour que ma queſtion ne me laiſſât aucun regret. Il était inutile de pouſſer l'examen plus loin; je me contentai de réſoudre ma demande & de démontrer cette vérité Mathématique. L'ignorance de ces prétendus Géomètres n'avait plus beſoin de l'être; mais je n'en dois pas moins de juſtice à leur zèle pour les ſciences; ils demandèrent tous à être reçus à la nouvelle école, & nous ne nous occupâmes plus que de ſon établiſſement.

J'étais allé à la Porte pour traiter de quelques objets qui y étaient relatifs: le Viſir m'avait engagé à les terminer

avec le Mektoubtchi [1]. Je trouvai celui-ci occupé d'une dépêche preſſée, & j'attendais aſſis ſur ſon ſopha, qu'il eut terminé, lorſqu'un Chek [2] de la Mecque vint s'y aſſeoir à côté de moi. C'était un de ces fanatiques, qui, parce qu'ils ſont nés en terre ſainte, ſe croient des êtres ſupérieurs, bravent le pouvoir temporel, proſtituent le nom de Dieu, affectent le mépris des richeſſes, & mendient avec inſolence. J'avais ſouvent vu ce même homme forcer la porte du Viſir, venir ſe placer à côté de lui, & ne quitter cette place qu'en recevant quelque monnoie d'or, ſeul moyen de s'en débarraſſer. C'était auſſi ce qu'il attendait avec le maintien le plus orgueilleux, & le Mektoubtchi

[1] Secrétaire des Commandemens.

[2] Eſpece de Princes Arabes deſcendans de Mahomet & qui deſſervent la Moſquée ſainte, ſe croient toute inſolence permiſe & mandient auprès des Grands.

qui n'était pas difpofé à ufer de cette facilité, entra devant lui dans les détails relatifs au nouvel établiffement, & m'entretint en fa préfence de tous les autres objets qui intéreffaient les différens travaux dont j'étais chargé. Attentif à ces difcours le Chek me confidérait avec étonnement, & femblait avoir peine à accorder mon habit avec l'autorité que je paraiffais exercer. Cependant le Mektoubtchi appellé par le Vifir, me prie d'attendre fon retour, & me laiffe en tiers avec ce Chek & un Secrétaire occupé à écrire dans un coin de l'appartement. Le filence que nous gardâmes tous trois pendant quelque temps fut interrompu par l'Emir, car le turban verd du Chek défignait fa parenté avec le Prophête. Puifque vous vous occupez, me dit-il, à fervir la vraie foi, que ne l'embraffez-vous, en abjurant des erreurs que les

meilleures actions ne peuvent abſoudre. A peine eut-il fini ce petit diſcours apoſtolique, que le Secrétaire dont la plume était tombée des mains, le menaça d'aller ſur le champ rendre compte au Viſir de ſon inſolence envers moi, afin de le faire chaſſer de la Porte. Mais j'interrompis le Secrétaire pour le prier de ſe calmer, & de me laiſſer le ſoin de répondre au Chek que cette réprimande avait un peu déconcerté. Je conçois, dis-je à ce béat Muſulman, que vous profitiez de toutes les occaſions de propager votre croyance, & je vous remercie de m'en croire digne ; mais je connais une miſſion plus intéreſſante pour votre zèle, c'eſt la converſion d'une foule de têtes vertes qui comme vous parens du Prophête, n'en ſont pas moins infidéles à ſa loi. Allez les convertir, & quand vous aurez completté ce grand œuvre, venez me retrouver, je verrai

alors ce que j'aurai à faire. Un éclat de rire du Secrétaire couvrit ce malheureux Chek de confuſion ; il ſortit, & les valets qui écoutent toujours aux portes, le reconduiſirent en lui demandant, s'il allait convertir les têtes vertes. Bientôt toute la Porte fut inſtruite de ce ſarcaſme, & le malheureux Chek n'oſa plus s'y préſenter. Le Mektoubtchi informé à ſon retour de cette ſcène, m'en fit des excuſes, rit de ſon dénouement, & expédia les ordres dont j'avais beſoin pour l'établiſſement de la nouvelle école.

Deſtinée particulièrement à la marine, cette école fut établie à l'arſenal; mais on ne pouvait y admettre que des hommes en état de ſervir l'intérêt du moment qui l'établiſſait, & pluſieurs Capitaines de vaiſſeaux à barbe blanche, en ſe joignant aux autres écoliers déja d'un âge mûr, me diſpenſaient de dé-

ſendre les eſpiégleries. Je dictais journellement la leçon en Turc : chaque écolier l'écrivait dans ſon cahier, & je chargeais l'un d'eux à mon choix d'en être le répétiteur pour le lendemain [1]. Cette méthode, en fixant l'attention de mes écoliers, leur fit faire les progrès les plus rapides; au bout de trois mois, ils étaient en état d'appliquer ſur le terrein les quatre problêmes de la Trigonométrie rectiligne. C'était auſſi à quoi devait ſe borner mon travail dans ce genre. Il ne fallait que des Ingénieurs de campagne, & des Marins en état de prendre hauteur, faire des relevemens, & calculer la route du vaiſſeau. C'était encore aſſez pour des écoliers de 60 ans. J'étais convenu

[1] La méthode de rendre les écoliers profeſſeurs les uns des autres s'appliquerait avec ſuccès dans les maiſons d'éducation. On n'apprend bien que ce que l'on montre, & aſſocier l'amour-propre à l'application, c'eſt aſſurer l'inſtruction.

avec Sultan Mustapha que cette instruction serait perfectionnée par la pratique; & que deux frégates constamment armées évolueraient sous ses yeux dans le canal qui sépare Constantinople & les isles des Princes [1]. La construction des vaisseaux avait également besoin d'être dirigée sur de meilleurs principes. On me demanda des plans que je m'empressai de fournir, mais dans lesquels on n'adopta que la décoration des poupes. Les proportions qui réduisaient la hauteur des ponts furent rejettées par rapport à la hauteur des turbans, & celles qui ajoutaient à l'évévation des mâts le fut par la seule raison, qu'en faisant coucher le bâtiment, l'équipage serait mal à son aise. C'est à l'arsenal, c'est à moi que ces difficultés ont été

[1] Ce projet qui ne pouvait avoir son exécution qu'après quelques mois d'école, fut négligée après la mort de Mustapha, dont l'activité pouvait seule donner de l'ame à des Ministres corrompus par la nature même du Gouvernement.

faites. Je ne puis ni douter de ces abſurdités, ni forcer à les croire. Le vaiſſeau *la Ferme* cédé au Grand-Seigneur, ne ſervit pas même à réformer les barres de gouvernail, parce que la force du deſpote qui peut tout anéantir, ne ſuffit pas pour réformer. On a déja vu que l'établiſſement de la nouvelle fonderie n'avait pas détruit l'ancienne. Les fonds deſtinés à l'artillerie y étaient verſés, & ce n'était qu'avec peine, qu'on obtenait ceux qu'il fallait à un travail reconnu plus utile. Le corps des Géomètres avait des biens domaniaux, la nouvelle école n'avait pas même des encouragemens; & de tous les nouveaux établiſſemens, le ſeul corps des Suratchis, fondé à perpétuité, jouiſſait des fonds deſtinés à ſon entretien; mais on a déja obſervé que pour les raſſembler il avait fallu les enlever à des fripons ſubalternes dont le crédit ne

fût pas sans doute assez puissant pour garantir le fruit de leurs déprédations.

Les abus qui existaient dans l'administration de la Marine mieux protégés pouvaient difficilement être attaqués : cependant les dépenses excessives qui se passaient en compte pour la mâture des vaisseaux, faute d'une machine à mâter dont j'avais souvent parlé, invita le Gouvernement à me prier d'en faire construire une. On fixa son emplacement à côté du carénage ; le Surintendant de la Marine eut ordre de me faire fournir tous les bois nécessaires. J'établis mon Charpentier dans un hangard convenable, & j'en déterminai la hauteur à 120 pieds : le mauvais fond m'obligeant à en établir la base sur pilotis, ce genre de travail dont dépendait la solidité de l'ouvrage, m'engagea à y donner les plus grands soins, & l'on en sera moins étonné que du reproche que

me fit l'Amiral ſur ce que je faiſais ferrer les pilotis. C'était, diſait-il, jetter l'argent du Grand-Seigneur à la mer. Il m'accuſait auſſi de les trop multiplier; cependant Sa Hauteſſe ne crut pas devoir ſacrifier à cette petite économie, la ſolidité d'un travail dont la direction me fut entièrement abandonnée.

La Porte ne ceſſait de me donner l'eſpérance d'accorder aux Eleves de Mathématiques, un état ſans lequel ils ne pouvaient ſe vouer à cette étude; mais elle n'effectuait rien, & les jeunes gens commençaient à ſe laſſer de travailler à leurs frais & ſans aucune perſpective. Mes repréſentations à cet égard, me firent cependant obtenir par le canal du Surintendant de la monnaie, des médailles d'or qu'on fit frapper avec le chiffre du Grand-Seigneur d'un côté, & de l'autre une inſcription relative à l'école. Le Reis-Effendi eut ordre

avait servi chez les Russes, afin que l'habitude de la discipline Européenne l'empêchât de s'écarter de sa consigne. La grosse artillerie que j'avais fait pointer sur la bute, salua aussi de vingt-un coups de canon à boulet, lorsque le Grand-Seigneur fut assis; & comme je me tenais très-près de son Kiosk, pour être à portée de recevoir ses ordres, je remarquai que ce Prince peu occupé de l'adresse des anciens Canonniers, mettait toute son attention à considérer celui des Suratchis; qui, la baïonnette au bout du fusil, était immobile à côté des petites pièces. Le salut fini, il fait approcher son Sélictar, lui parle, & celui-ci vient à moi pour me demander de la part de son Maître, la grace du coupable que je tiens en pénitence, alléguant que les premiers regards du Souverain doivent toujours annoncer sa clémence. Je m'approchai alors du Sultan

pour l'affurer que ce foldat en fentinelle, loin d'être châtié, étoit au contraire très-heureux d'avoir excité un inftant l'attention & l'intérêt de fon Empereur ; mais il fuffit, ajoutai-je, que Votre Hauteffe le juge puni, pour faire ceffer la gêne où il paraît être [1], & me retournant du côté du Tartare, je lui ordonnai de rejoindre fes drapeaux. Non, qu'il refte, me dit le Grand-Seigneur ; demander la grace de cet homme que j'ai cru coupable, ce n'eft pas le difpenfer des regles que vous avez établies : loin de vouloir les enfreindre, je fuis venu les connaître & les confirmer. Un fecond ordre remit le fentinelle à fa place & dans la même immobilité. Le Grand-Seigneur me dit alors de faire

[1] Les Turcs prétendent qu'il faut que la parole du Grand-Seigneur touche terre, un Defpote ne peut fe tromper, c'eft aux efclaves à s'arranger pour qu'il ait raifon.

commencer l'exercice, & tandis que je m'éloignais pour faire marcher le Régiment, Sa Hauteſſe fixant toujours ſon attention ſur le Tartare, donna quelques ſéquins à un de ſes Pages pour les porter à cet automate. Auſſitôt le Page s'en approche d'un air délibéré, & lui montrant l'or dont il eſt porteur: Voilà, lui dit-il, ce que l'Ombre de Dieu, le Roi des Rois & l'Aſyle du monde t'envoie; proſterne-toi. Mettez, lui répond le ſentinelle toujours immobile, ces ſéquins ſur l'affût de ce canon, & retirez-vous. Comment malheureux, répliqua le Page, ne trembles-tu pas devant le Maître du ſang [1]? Il te voit, t'entend, proſterne-toi. Faites ce que je vous dis, & retirez-vous, interrompt le Tartare. Le Page cependant obéit, & va rendre compte à ſon Maître, qui convaincu que je l'avais trompé, dit à ſon

[1] C'eſt un des titres du Grand-Seigneur.

Sélictar : Je vous l'avais bien dit que ce malheureux était en pénitence. Il ne peut même recevoir de l'argent ; mais n'en disons mot. Cependant ce préjugé ne put prendre de profondes racines, & cette scène était à peine terminée, que le Régiment en s'emparant de la batterie releva le Tartare qui n'oublia pas son argent, & montra une si grande agilité dans l'exercice, qu'il mérita encore l'attention d'Abdul-Hamid. Ce Prince parut prendre un plaisir assez vif à la promptitude des Canonniers. Je dus les faire exercer plusieurs fois dans la journée, & pour le satisfaire, je fis consommer à la dernière reprise cent vingt cartouches par pieces en moins de huit minutes. Différentes manœuvres d'artillerie, & quelques bombes tirées au but complétèrent cette journée, dans laquelle le nouveau Souverain paraissait préférer des occupations militaires aux différens amu-

ſemens dont un empriſonnement de quarante ans devait le rendre plus avide. On a cependant déja dû obſerver que par un effet aſſez extraordinaire, Abdul-Hamid en parvenant au trône était déchu des droits du Harem. Les Docteurs Turcs & les Médecins Européens, conſultés ſur cet événement, après en avoir diſcuté le principe, engagèrent Sa Hauteſſe à une diſſipation qui écartât de ſa penſée, tout ce qui pouvait y avoir rapport, & détruire ainſi l'effet en détruiſant la cauſe; de fréquentes promenades, de la muſique, & quelques bouffonneries occupèrent ſeules ce Prince, tandis que ſes Favoris deſiraient la fin d'une guerre qui conſommait des ſommes immenſes qu'ils croyaient pouvoir mieux employer, & que les Miniſtres voyaient avec effroi s'approcher le moment où l'ennemi les forcerait à recevoir une loi humiliante.

Un ſimple Boſtandgi attaché à Abdul-

Hamid dans ſa retraite, était devenu ſon favori ſur le trône. Accoutumé à de petits ſervices extérieurs, une baſſe intrigue était ſon ſeul talent, il y joignit dans la faveur une inſolence qui n'avait pu ſe développer juſques-là. Le Viſir Caïmakan fut ſa première victime; on lui ſubſtitua cet Haſſan-Pacha ſurnommé *Kouyoudgy* (le faiſeur de puits) dont j'ai déja parlé, & dont la cruauté ne pouvait offrir que des moyens d'ordres deſtructifs. Iſed-Bey dont j'ai fait auſſi connaître le caractère doux & bienfaiſans fut également dépoſſédé de la Surintendance des monnaies, & replacé en même-tems dans la charge très-inférieure de Cheir-Emini. Mon premier ſoin fut d'aller lui marquer mes regrets; mais mon amitié n'eût bientôt qu'à jouir avec lui de ſa nouvelle poſition; les pauvres l'avaient ſuivi, ils occupaient la porte de ſon nouveau domicile, & ce dépla-

cement faifait trop d'honneur au difgracié, pour ne pas le dédommager de fa difgrace; cependant le nouveau Vifir choifi fur la réputation de fa févérité, voulut la juftifier, en faifant fervir la cour même de fon Palais à la première exécution qu'il ordonna, & l'on eut affez de peine à lui faire entendre qu'il y avait des convenances capables de contrarier fa volonté.

L'Intendant des Fonderies que je dirigeais, ne tarda pas à craindre d'être une de fes victimes. Je le vis arriver un jour plus tard qu'à l'ordinaire. La terreur était peinte fur fon vifage, à peine fes gens pouvaient-il le foutenir : qu'avez-vous donc, lui dis-je, quel événement peut vous réduire dans l'état où je vous vois : je fuis perdu, répondit-il ; le nouveau Caïmakam, vient de m'affurer qu'il me ferait couper la tête, fi dans deux jours, les cinquante pieces auxquelles vous

faites travailler, n'étaient pas en route pour l'armée ; ce qu'il demande eſt impoſſible ; vous ne pouvez me ſauver ; & je prie Dieu qu'il vous préſerve vous-même de quelques malheurs qui feraient la honte de notre Empire. Le déſordre qui régnait dans les idées du Naſir [1], ne pouvait encore admettre la diſcuſſion, je m'attachai d'abord à le calmer, & lorſque je le vis ſuſceptible de m'écouter, je lui demandai ce qu'il avait répondu au Miniſtre. Je me ſuis bien gardé, me répondit-il, de lui dire un ſeul mot, ç'eût été le dernier de ma vie : en ce cas, ajoutai-je, votre affaire eſt bonne, ſoyez ſans inquiétude, & faites exactement ce que je vais vous preſcrire ; partez dans l'inſtant, allez le trouver, dites-lui bien humblement que vous êtes venu m'annoncer ſes ordres, que je les ai reçu avec un ton que vous

[1] L'Intendant.

ne pouvez vous permettre de lui rendre, & que ſur vos inſtances réitérées pour m'amener à les exécuter, je vous ai répondu aſſez bruſquement que votre affaire ſeulement était de payer les dépenſes, & que pour tout le reſte, le Miniſtre devant s'adreſſer directement à moi, je ſavais ce que j'aurais alors à lui répondre. Voilà, ajoutai-je, un moyen de vous tirer d'affaire; & n'ayez aucune inquiétude ſur mon compte, je veux donner une petite leçon à votre faiſeur de puits; mais ce ne fut pas ſans peine que j'obtins de Seide-Effendi une démarche qui le ramenait en préſence du coupeur de têtes; cependant ſa crainte devait être un motif de courage, & je parvins à le perſuader. J'appris à ſon retour que cette attaque avait produit l'effet de tourner contre moi l'humeur de Muſtapha-Pacha. L'Intendant queſtionné ſur mon compte avait aſſuré, que

j'étais auſſi zèlé pour les intérêts du Grand-Seigneur, que peu maniable ſur toute autre conſidération. J'étais en effet bien décidé à repouſſer tout procédé qui ne me paraîtrait pas convenable, & je ne tardai pas à entrer en ſcène avec le Caïmakam. Il envoya le lendemain à la Fonderie un des Mekters[1], pour me dire de venir à la Porte; & ce Tchoadar qui avait ſans doute jugé par le ton de ſon Maître que ſes diſpoſitions ne m'étaient pas favorables, crut pouvoir, par anticipation, m'aborder familièrement, & me prendre par le bras en exécutant ſa commiſſion. Ma première réponſe fut un coup de poing dans la poitrine, & mon premier mot, l'ordre de jetter cet inſolent hors de la Fonderie du Grand-

[1] Mekters : ce titre qui déſignerait des Muſiciens, eſt donné à des Tchoadars ou Valets-de-pied plus particulièrement deſtinés aux commiſſions extérieures : ils appartiennent au Viſiriat, ce ſont des emplois dont le caſuel eſt aſſez lucratif pour les faire deſirer.

début de Mustapha-Pacha, fut tel que je l'avais prévu, brutal & impérieux; & voyant que j'affectais pendant qu'il me parlait, de regarder par-tout excepté de son côté, il demanda au Drogman de la Porte si je ne savais pas le Turc. Celui-ci répondit que oui, & pourquoi donc ne me répond-il pas, reprit le Visir? C'est, lui dis-je, en prenant la parole, que je n'ai jamais parlé debout à vos prédécesseurs; faites appeller le Maître des Cérémonies, il vous dira les usages que vous ignorez encore. Au reste, ajoutai-je, je vais vous les apprendre. Je m'avance alors, je prends place à côté de lui, & j'entame aussi-tôt une conversation vague sur son voyage & sur son arrivée. Pendant ce tems on apporta le café & les pipes; & après avoir suffisamment repoussé son empressement à me parler d'Artillerie, en l'interrompant à chaque instant par des

questions

questions relatives à la Cour ; je consentis enfin à écouter tout ce qu'il avait à me dire à ce sujet, ce qu'il fit d'une manière assez mesurée, en rejettant l'absolu qu'il y mettait sur les ordres pressans qu'il avait reçu de Babadag [1]. Je crois, lui dis-je, que vous vous êtes bien fait expliquer la lettre du Grand-Visir [2] ; mais je dois vous donner un avis également nécessaire à votre tranquillité, à la mienne & au bien du service. Le Grand-Seigneur vous a chargé du bon ordre & de l'approvisionnement de la Capitale ; il s'est entièrement reposé sur moi pour tout ce qui concerne l'artillerie & les différens détails militaires ; faisons chacun notre besogne : vous devez fournir à la mienne les secours qui sont en votre pouvoir, faire parvenir

[1] Ville près du Balkan, où l'armée Ottomane était campée depuis trois ans.

[2] Mustapha-Pacha-Caïmakan ne savait ni lire ni écrire.

mes demandes & mes obſervations à votre Maître, lorſque j'employerai votre canal à cet effet. C'eſt ainſi que vos prédéceſſeurs, gens très-inſtruits, ſe ſont toujours conduits, & je vous prie d'accorder auſſi à leur exemple quelques égards à Seid-Effendi. Ce Naſir eſt ſi facile à intimider que ſa frayeur ne vous ferait pas grand honneur. J'ai dû rire, continuai-je, de celle que vous lui avez donné avant-hier; il ſe croyait perdu, mais je l'ai raſſuré. Pendant toute cette harangue, le Caïmakan m'avait regardé avec étonnement, il me fit compliment ſur ma facilité à parler Turc, & comme il croyait ſans doute qu'on ne pouvait l'enviſager ſans frémir, il loua auſſi mon courage, devina que j'étais militaire; après quoi je pris congé de lui: mais à peine étais-je ſorti de ſon appartement avec mon Collégue, qui riait ſous cape de la petite leçon que je venais de don-

ner au Caïmakan, que celui-ci le fit rappeller pour lui dire : ce Français me paraît avoir du nerf; mais il parle beaucoup. Je ne crois cependant pas, répliqua le Drogman, que Votre Alteſſe ait rien entendu de ſa part qui ſoit déplacé ; d'accord, reprit Muſtapha, tout ce qu'il a dit eſt à merveille ; mais encore une fois, il parle beaucoup. Après ce petit dialogue que l'Interprête me rapporta ſur le champ, je m'empreſſai d'aller raſſurer mon Naſir, & le faire rire de ſa peur.

Auſſi-tôt que le train d'artillerie & le détachement du nouveau corps furent partis pour l'armée, je fus chargé de la fonte des pièces pour les nouveaux forts; le Grand-Seigneur me fit prier en même-temps de ſoigner la conſtruction de deux petites pièces de modèle dont il voulait faire hommage au tombeau du Prophète. Il venait de nommer ſon Favori à la

dignité de Surré-Emini. Cette commiſſion dont l'objet eſt de conduire les Pélérins à la Meoque, conſidérée comme un emploi ſeulement lucratif, ne pouvait préſenter au public que le déclin de la faveur, & l'avidité imprudente du Favori. Je fus le voir pour lui conſigner l'offrande dont on m'avait donné le ſoin, & je profitai de cette occaſion pour examiner les différens préſens dont il allait faire hommage à la Mecque. Il me fit d'abord remarquer l'étoffe de ſoie verte & or deſtinée à couvrir le tombeau; mais ſi ſon tiſſu eſt remarquable par ſon épaiſſeur, ce qui ne l'eſt pas moins, c'eſt que la République de Veniſe a contracté l'uſage de faire à la Porte ce préſent à chaque renouvellement de ſes Ambaſſadeurs. Elle entretient à cet effet un métier toujours battant, ce qui peut-être reſſemble trop à un tribut [1]. Je

[1] On ne peut diſconvenir en effet que la liberté de don-

passai bientôt à des objets plus dignes d'amuser des enfans, que propres à la gravité du sujet auquel ils étaient destinés. C'était plusieurs bâts de chameaux portans des petits Kiosks, dans l'intérieur desquels, on avait représenté les arts utiles, tel que le labour, les moissons, les moulins, les boulangers, &c; de petites banderolles enrichissaient ces différens tableaux qui devaient ouvrir la marche de cette sainte Caravanne.

Tandis que la confiance du Favori voyait avec plaisir arriver le moment de son départ, Umer-Effendi, grand Trésorier, qui n'avait pas eu besoin de s'éloigner pour assurer sa fortune, avait

ner est la seule différence qu'il y ait entre le tribut & le présent. Etablir l'usage de donner la même chose aux mêmes époques, c'est en quelque manière fonder un droit; ce droit acquiert plus de force, lorsqu'il est en faveur des peuples qui n'ont de loix que leurs coutumes. L'étude des mœurs donnera toujours les premiers élémens de la politique, & c'est les méconnaître, qu'établir des usages, quand on peut nier la servitude.

également su s'en garantir la jouissance, en dépit des ennemis que son ton important lui avait procuré; leurs intrigues n'avaient jamais eu pour but que de l'éloigner par quelque emploi qu'il avait toujours eu l'adresse d'éviter; mais il était réservé à Kouyoudgi-Pacha d'écarter toute difficulté. En effet Umèr appellé devant lui & proclamé Gouverneur d'une Province, voulut en vain refuser une dignité d'épée, en alléguant son état de plume; le Visir le fit décoëffer pour lui faire mettre le turban qui lui était destiné; le Trésorier se débattit quelque tems contre cette violence, mais il fut bientôt forcé de céder à cette étrange manière d'élever un homme en dignité. Cependant Mustapha-Pacha ne tarda pas à être la victime du peu de mesure qui dirigeait ses actions, & les plaintes des gens de Loi déterminèrent sa déposition & son

exil en Asie, où peu de temps après, on le mit à sa vraie place, en lui donnant le soin de parcourir les Provinces, pour les purger des Brigands que la guerre y avait multiplié.

On lui donna pour successeur cet Ised-Bey, qui devenu d'évêque, meunier, fut élevé à la première dignité, lorsqu'il s'y attendait & la désirait le moins. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que la charge de Chéir-Emini qu'il occupait, n'avait jamais été jusqu'alors un échelon du Visiriat. La nécessité d'opposer la fermeté à l'emportement, l'humanité à la barbarie, la douceur à la brutalité, & la circonspection à l'imprudence, fut peut-être le seul motif de ce choix, & je me rendis le troisième jour de son installation à la Porte, pour complimenter le nouveau Ministre ; il me reçut avec le même air qu'il avait conservé dans sa

disgrace. Je m'étais placé sur le sopha, à cette distance que les égards déterminent, & ce que j'avais à lui dire, ne devant pas être entendu de la foule qui se tenait debout vis-à-vis nous, nous nous penchâmes réciproquement pour causer en baissant la voix; cependant cette attitude devenue gênante, il me dit de m'approcher; mais observant alors une certaine retenue qui ne l'avait pas encore frappé, il me dit à haute voix: Comment donc, mon Ami, vous craignez de m'approcher; puis ouvrant sa pelisse & l'étendant sur le sopha, levez-vous, ajouta-t-il, asséyez-vous sur cette fourrure, voilà votre place, si vous l'avez oublié, je dois m'en souvenir. La multitude qui obéit toujours au mouvement qu'on lui imprime, s'écria avec enthousiasme, vive notre nouveau Maître.

Les négociations de paix, entamées depuis long-tems, n'étaient arrêtées que

par la crainte perſonnel du Grand-Viſir. La Porte le preſſait de conclure ; mais ſi on ne lui laiſſait aucun doute ſur le deſir de voir terminer la guerre à quelque prix que ce fût, il ne pouvait ſe diſſimuler que le blâme d'une paix honteuſe, rejailliſſant ſur lui ſeul, le ſacrifice de ſa vie ſuivrait la ſignature du traité : arrêté par cette conſidération, il demandait une autoriſation qu'on lui refuſait, ſous le prétexte de ſon inutilité, mais en effet, par le même motif qui la lui faiſait demander, & les Miniſtres qui ne penſaient qu'à leur conſervation, traitaient de puſillanimité, le ſoin qu'il prenait de la ſienne ; mais enfin ſa femme, l'une des ſœurs du Grand-Seigneur, mit fin à cette diſcuſſion. Cette Sultane écrivit à ſon mari, qu'il pouvait tout ſigner ſans inquiétude, & ce mari très-vieux à la vérité,

mourut après avoir ſigné la paix, & congédié l'armée.

Iſed-Pacha qui n'avait eu juſqu'alors que la dignité de Caïmakan, reçut avec les ſceaux, celle de Grand-Viſir, & le Gouvernement Turc, concentré dans la Capitale, fut bien-tôt rendu à ſes anciens erremens. On continuait cependant les établiſſemens que j'avais formés; mais les Fonderies, l'Ecole d'Artillerie & celle de Mathématiques n'offrant plus à mon activité que des objets à ſuivre, ſans eſpoir de les augmenter, je me déterminai à revenir en France, ſans cependant annoncer à la Porte un abandon qu'elle ne paraiſſait pas deſirer; elle me pria même de nommer aux différens établiſſemens des Vékils[1].

Le Grand-Seigneur me fit revêtir,

[1] Vekils, veut dire Subſtitut, Procureur, homme tenant lieu de celui qui s'abſente.

lorſque je pris congé, d'une très-belle peliſſe de martre zibeline; mais je reçus bien-tôt des adieux auxquels je fus plus ſenſible. Le bâtiment qui devait me conduire à Smyrne, pour m'y embarquer ſur une frégate du Roi, avait déja levé l'ancre, & déployait ſes voiles, lorſque pluſieurs bateaux l'abordèrent. Je me vis alors entouré de tous mes Elèves, chacun un livre ou un inſtrument à la main: Avant de nous quitter, me diſaient-ils avec attendriſſement, donnez-nous au moins une dernière leçon, elle ſe gravera mieux dans notre mémoire, que toutes les autres. Celui-ci ouvrait ſon livre pour expliquer le quarré de l'hypoténuſe, celui-là avec une longue barbe blanche braquait ſon ſextan pour prendre hauteur, un autre me faiſait des queſtions ſur le quartier de réduction, & tous m'accompagnèrent juſqu'à plus

de deux lieues en mer, où nous nous séparâmes avec un attendrissement d'autant plus vif, que les Turcs n'y sont pas sujets, & que j'y étais moins préparé.

Fin de la troisième Partie.

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below

914.96 Tott, F.
T718 Mémoires du baron de Tott.

NAME	DATE	NAME	DATE

914.96
T 718
v.3